

RÉCLAME

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

PAR

M. ARNOULD FREMY

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial de l'Odéon
le 7 janvier 1857.



PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE.

BOULEVARD DES ITALIENS, 45, EN FACE DE LA MAISON BOURÉE

Représentation, traduction et reproduction réservées à l'étranger.

1857

PERSONNAGES :

CHAMBRY, 35 à 60 ans.	MM. TISSERANT.
DUHAMEL, 40 ans.	KINE.
DAUVRAY, 30 ans.	LAUTE.
HERVIER, 30 ans.	LARRAY.
SIMON, caissier, 40 à 50 ans.	THIRON.
JOSEPH, garçon de bureau.	FRÉVILLE.
UN PEINTRE.	GRENIER.
UN SCULPTEUR.	ROGER.
UN MUSICIEN.	DOUIN.
UN DOMESTIQUE.	ETIENNE.
MADAME DALBENNE, 25 à 30 ans.	Mmes RAMELLI.
VALENTINE, nièce de Chambry, 20 ans.	THAIS-PETIT.
THÉRÈSE, femme de charge.	DESSAINS.
JULIETTE, femme de chambre.	CHATILLON.

LA SCÈNE SE PASSE A PARIS.

Au premier acte, — chez Dauvray;
 Au deuxième acte, — chez madame Dalbenne;
 Au troisième acte, — chez Dauvray;
 Au quatrième acte, — chez Chambry;
 Au cinquième acte, — chez madame Dalbenne.

(S'adresser, pour la mise en scène, au régisseur général de l'Odéon.)

LA RÉCLAME

ACTE PREMIER

(Un salon-cabinet ouvrant, par deux portes du fond, sur une autre pièce. — Bibliothèques de chaque côté de la porte, garnies de brochures, de collections de journaux, etc.; cheminée sur un des côtés, casiers, rayons, bureau à gauche. — A droite, table ronde couverte de journaux déployés. — Près de la porte d'entrée, un meuble console sur lequel se trouvent quelques liasses de papiers. — Gravures et tableaux sur les murs. — Statuettes, bronzes, objets d'art répandus sur la cheminée, les meubles, pêle-mêle avec des livres, des brochures.)

SCÈNE PREMIÈRE.

SIMON, puis TROIS JEUNES HOMMES.

SIMON, à la cantonade.

Vous entendez... ne laissez entrer absolument que des sommités... des gens qui aient un nom... du relief... (En scène.) conçoit-on cela !... des fabricants, des boutiquiers qui voudraient pénétrer jusqu'ici pour faire prôner eux-mêmes leurs produits, leurs marchandises ! (Il se retourne vers le fond.) Mais nous ne sommes pas un bulletin industriel, messieurs... nous sommes une revue... Nous faisons de la publicité, c'est vrai, comme tout le monde... nous distribuons de la gloire... à tant la ligne... mais ce n'est pas une raison pour admettre les premiers venus dans notre sanctuaire de rédaction. (Trois jeunes gens entrent successivement d'un air empressé.) A la bonne heure !... voici des hommes d'art, d'intelligence... ça se voit tout de suite, rien qu'à la barbe !...

PREMIER JEUNE HOMME.

Monsieur Dauvray ?...

SIMON.

Notre rédacteur en chef ?... sorti, monsieur... Monsieur n'est-il pas peintre ?

PREMIER JEUNE HOMME.

Oui... d'animaux, mon cher... Je vais de ce pas aux commissaires-priseurs, rue Drouot, organiser ma vente... La troisième de cette année-ci... J'ai des moutons superbes... et des veaux d'une couleur!... surtout plusieurs tableaux d'ânes... mais il faut que la presse s'occupe de moi!...

SIMON.

Je conçois... des tableaux d'ânes... Ça a besoin d'être fouetté!...

PREMIER JEUNE HOMME, après avoir écrit sur sa carte.

Donnez-lui ma carte, à ce cher Dauvray...

SIMON.

Dès qu'il rentrera...

DEUXIÈME JEUNE HOMME.

Et la mienne aussi, à ce cher ami... Je viens de finir ma grande Vénus Callipyge... quatorze pieds de haut sur six d'envergure... je compte sur la presse!...

SIMON.

Pour la pousser?

DEUXIÈME JEUNE HOMME.

Pour la pousser, oui, monsieur.

TROISIÈME JEUNE HOMME. Il remet un rouleau à Simon.

C'est de la musique... ma grande élégie sentimentale... pour cor de chasse... Mettez cela bien en évidence sur sa table... avec ma carte...

SIMON.

Soyez tranquilles, messieurs... ce qu'on me remet à moi est sacré!... J'occupe ici un poste de confiance... je suis le caissier du journal!...

SCÈNE II.

SIMON.

Quel mouvement depuis ce matin!... à chaque instant des figures nouvelles... une procession de quêteurs de publicité!... (Il regarde les trois cartes.) Artistes tous les trois!... ces braves artistes!... ils ne manquent jamais à l'appel... Chaque fois que notre numéro va paraître... ils viennent chercher de petites notes louangeuses pour leurs ouvrages... des réclames!... comme ils disent!... Quelquefois même, ils nous les apportent toutes faites, rédigées par eux-mêmes... Comme ça doit les flatter quand ils les lisent!...

SCÈNE III.

SIMON, JOSEPH.

SIMON.

Qu'est-ce que c'est, Joseph ?...

JOSEPH.

Monsieur Simon... des lettres, des paquets que le concierge vient de monter...

SIMON, prenant les paquets.

Voyons... des envois de province... des manuscrits, toujours des manuscrits !...

JOSEPH.

Vous croyez ?

SIMON.

Je devine ça tout de suite... au flair... et au poids...

JOSEPH, lui remettant plusieurs paquets successivement.

Qu'est-ce que ça peut être que celui-ci ?

SIMON.

Toulouse... Haute-Garonne... c'est de l'histoire...

JOSEPH.

Et ceci ?...

SIMON.

Lot-et-Garonne... Agen... c'est une tragédie inédite... en patois...

JOSEPH.

Et ce paquet qui est si lourd ?

SIMON.

Ce sont des poésies légères... — Qu'est-ce que je vois là ? un protêt, une signification de jugement... de la part d'Ismaël de Grignon... Voilà le mauvais côté de notre situation... le papier timbré... Mais, bah ! qui est-ce qui n'a pas un peu de papier timbré dans son existence ?... surtout quand on est lancé comme nous dans le tourbillon de la publicité agitée, militante !... — Je ne vois pas, dans tout cela, la loge de spectacle pour notre voisin monsieur Chambry... elle viendra sans doute dans la journée...

JOSEPH.

Monsieur Simon ?... est-ce que vous avez parlé à ces messieurs de... vous savez ?...

(Il fait le geste de compter de l'argent dans sa main.)

SIMON.

De nos appointements qui sont en retard?... Non... pas encore... j'attends une occasion... Quand je vois monsieur Duhamel, je reste devant lui asphyxié... d'admiration... Il m'éblouit comme le soleil... je suis son satellite!...

JOSEPH.

C'est que depuis que je suis dans l'administration du journal, je n'ai encore rien touché...

SIMON.

Joseph ! est-ce que je ne suis pas logé aux mêmes appointements que vous?... je suis le caissier de l'intelligence... vous êtes son garçon de bureau... Contentons-nous jusqu'à nouvel ordre de ces titres honorifiques!... Au surplus, je parlerai aujourd'hui à ces messieurs... Allez, Joseph, retournez à votre bureau.

SCÈNE IV.

SIMON.

Pauvre garçon!... pas d'élan!... pas de feu sacré!... Ça ne voit que le moment présent, jamais l'avenir... Profitons d'un instant de répit, pour voir un peu ce que disent les feuilles publiques?... (Il déploie un journal.) Nouvelles des théâtres et des arts... c'est toujours là que je lis en premier... c'est si intéressant!... (En lisant.) Partout des pièces à succès... c'est invariable!... L'Opéra, grand succès!... l'Opéra-Comique, grand succès!... le Théâtre-Français, les Italiens, l'Odéon, grand succès!... Et dire que c'est comme cela depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin!... Ah! voici qui nous intéresse particulièrement... Après-demain sans remise, première représentation de la pièce nouvelle... Une solennité dramatique des plus imposantes... On compte sur un succès... Comment!.. un succès!... Si vous vouliez bien dire un énorme, un éclatant succès!... La pièce de ces messieurs... le chef-d'œuvre de la maison!... elle réussira!... On ne l'a pas jouée, mais n'importe, elle réussira!... Quand on lit ça tous les matins dans le journal, pendant des mois entiers... Ce que c'est pourtant que ces réclames!... j'en vois fabriquer ici tous les jours, sous mes yeux... ça ne m'empêche pas d'y être pris comme le premier bourgeois venu.

SCÈNE V.

SIMON, HERVIER.

HERVIER.

Monsieur Dauvray?

SIMON.

Sorti, monsieur. (A part.) Quel est cet intrus?... l'air gauche... emprunté... c'est un bourgeois.

HERVIER.

N'avez-vous pas un rouleau de papier en mon nom?...

SIMON.

Le nom de monsieur?...

HERVIER.

Louis Hervier.

SIMON, à part.

Louis Hervier!... inconnu!... Je disais bien... un bourgeois égaré dans la littérature... (Haut.) On ne m'a rien remis...

HERVIER.

Il y a un mois environ que j'ai envoyé ici un manuscrit...

SIMON.

Ah!... monsieur a envoyé un manuscrit?... Il est peut-être égaré...

HERVIER.

Égaré, dites-vous?...

SIMON.

Permettez... je ne dis pas qu'il le soit... je dis que cela n'est pas impossible... Nous recevons tous les jours des montagnes d'articles!... Ces cartons, ces casiers, tout cela regorge de romans, de nouvelles, d'histoires... jusqu'à des poésies épiques... que je suis obligé d'épousseter tous les matins.

HERVIER, en se montant par degrés.

S'il était vrai qu'on n'eût pas même mis en réserve ce que j'ai envoyé... devant un tel manque d'égards, je sais ce qu'il me resterait à faire!...

SIMON, à part.

Il a l'air furieux!... les gens qu'on ne veut pas insérer sont tous d'un nerveux!...

HERVIER.

Mon manuscrit?... où est-il?... je ne sors pas d'ici qu'on ne me l'ait remis...

SIMON.

Mais je ne l'ai pas, votre manuscrit!... Adressez-vous au rédacteur en chef... Je suis le caissier, moi, entendez-vous?... le caissier!... un être respectable et sacré qu'on doit toujours ménager quand même... Vous comprendrez cela quand vous serez plus avancé dans la littérature... Sur ce, je vous tire bien ma révérence.

SCÈNE VI.

HERVIER.

Fou que je suis!... M'emporter contre cet homme!... Dire que je suis ici chez un ancien ami, un camarade de luttés, de pauvreté avec qui j'ai vécu autrefois... Nous étions inconnus alors tous les deux... Depuis, nous nous sommes séparés... Il a fait son chemin, lui... Il a su se créer un nom, acquérir la renommée... Et moi, je viens chez lui endurer des affronts!... Ne pensons plus à cela!... J'écrirai directement à Dauvray... Il faudra bien qu'il me réponde... (Il remonte la scène et aperçoit le manuscrit sur la table près de la porte d'entrée.) Je ne me trompe pas!... ce manuscrit... le voilà... c'est mon écriture... là... sur ce meuble... au milieu de ces paperasses... que ne le jetait-on tout de suite à la rue! cela valait mieux!... Un travail auquel j'avais la folie de croire!... je ne veux plus le voir... le mieux est de le détruire... de le jeter au feu...

(Entrée de madame Dalbenne au moment où Hervier a remonté la scène.)

SCÈNE VII.

HERVIER, MADAME DALBENNE.

MADAME DALBENNE.

Comment! vous?...

HERVIER.

Madame Dalbenne?...

MADAME DALBENNE.

Moi-même... Je viens souvent ici chercher des nouvelles... causer beaux-arts, livres, musique... je profite du voisinage... Mais vous?...

HERVIER.

J'étais venu pour une affaire... d'assez peu d'importance...

(Il veut se retirer.)

MADAME DALBENNE, l'amenant sur le devant de la scène.

Oh! vous ne m'échapperez pas.... fugitif... sauvage!... Que devenez-vous?... comment vivez-vous?...

HERVIER.

Toujours de même, hélas!... madame, bien tristement, bien solitairement!...

MADAME DALBENNE.

Vous continuez à vivre enfoui dans votre tanière, n'est-ce pas?...

Étrange nature que la vôtre... toujours hérissée contre quelqu'un ou contre quelque chose... qu'on aime malgré tout, qu'on estime quand on la connaît !...

HERVIER.

Que vous êtes bonne !... Il y a si longtemps que je n'ai entendu quelque parole bienveillante.

MADAME DALBENNE.

C'est votre faute !... vous vous isolez !... Allez, mon cher Hervier, nous sommes dans un temps où la bienveillance ne vient guère vous chercher à domicile !... Si je vous voyais plus souvent, je vous guérirais de vos humeurs noires... Est-ce que nous n'avons pas tous nos chagrins dans ce monde ?...

HERVIER.

Je le sais, madame... Je n'ai pas oublié notre conversation un certain soir chez vous, au coin du feu... ces demi-mots qui vous échappaient... ces retours sur vous-même... J'ai compris ce soir-là que vous n'étiez pas toujours heureuse.

MADAME DALBENNE.

Chut !... pas un mot de cela !... ici surtout !... Je vous l'ai dit... il y a en moi deux femmes distinctes : l'une souvent réfléchie, triste même, dans le tête-à-tête... en présence de bons amis comme vous... ; l'autre, au contraire, gaie, frivole... la femme du monde, d'esprit, si vous voulez... On me donne de l'esprit quelquefois... des femmes... de mes amies qui espèrent ainsi me vieillir... Il y en a même qui prétendent que j'incline au bas-bleu... Soit ! si elles y tiennent... On ne meurt pas toujours de ce titre-là... Qui sait ? il y a peut-être manière de le porter... Du reste, je n'ai jamais rien imprimé de ma vie, Dieu merci !... J'écris quelquefois comme tout le monde des lettres à mes amis, des invitations à dîner... Je lis beaucoup, c'est vrai... où est le mal ?... c'est pour moi, non pour les autres... Vous qui me connaissez, est-ce que je fais jamais parade de mes lectures ?

HERVIER.

Vous me demandez cela... à moi !... Vous êtes la seule femme au monde avec qui j'aie jamais pu causer !...

MADAME DALBENNE.

C'est que je connais votre caractère... Quand vous venez me voir, je ne vous condamne pas à l'enjouement forcé... à perpétuité... Du reste, comment n'aurais-je pas mes côtés sérieux ?... J'ai été mariée toute jeune, à un homme bien plus âgé que moi... J'ai été ce qu'on appelle une femme incomprise... Ah ! on est souvent une femme incomprise quand on a quinze années de moins que son mari !... Nous nous sommes séparés à l'amiable, monsieur Dalbenne et moi... Mon mari est mort en me laissant quelques rentes sur l'État, une petite terre en Bretagne..., non pas la fortune, mais une médiocrité... comment ?... n'y a-t-il pas un mot latin pour dire cela ?

HERVIER.

Dorée...

MADAME DALBENNE.

Dorée, c'est cela même... un mot charmant qui vous donne des millions quand on n'en a pas!... Enfin, avec mon modeste revenu, je risquais fort de me voir délaissée par le monde, que je n'ai jamais aimé et qui me l'a toujours bien rendu... Le monde, vous le savez, n'admet plus guère les veuves..., à moins qu'elles n'aient soixante ans passés, ou qu'elles ne donnent de grands bals une fois par semaine... J'ai pris mon parti... je me suis fait mon petit cercle à moi..., quelques intimes, quelques jeunes élégants qui ne parlent pas trop de leurs chevaux, de leurs chasses...; des poètes qui ne lisent jamais leurs vers...; des causeurs de profession qui n'ont pas trop d'esprit à eux tout seuls..., qui en laissent quelquefois un peu pour les autres... Enfin, j'ai pris mon parti de l'existence... Faites comme moi, mon ami... Allez, la vie est un jeu... C'est souvent quand on a mis sur table sa dernière illusion, que tout d'un coup la bonne veine vous arrive...

HERVIER.

Cette veine-là ne peut pas m'arriver à moi... J'ai là-haut une étoile qui s'y oppose!

MADAME DALBENNE.

Quoi! du fatalisme! vous!... un esprit distingué!... (Elle va s'asseoir près de la table; Hervier la suit et se tient debout de l'autre côté de la table.) Depuis votre retour de Dijon, vous avez publié plusieurs ouvrages sérieux... que je n'ai pas lus... mais dont on m'a dit beaucoup de bien... Où en êtes-vous?... Voyons! combien avez-vous eu d'articles de journaux?

HERVIER.

Aucun, madame.

MADAME DALBENNE.

Aucun!... Vous en êtes là!... Pauvre garçon, que je vous plains!...

HERVIER.

Ces livres ont été publiés par moi, à mes frais... Aujourd'hui j'en suis réduit à vivre de ma plume... Vivre de sa plume! Un triste mot, madame, et qui vous impose souvent des tâches bien rudes! Oh! mais j'ai de la volonté, Dieu merci! D'ailleurs ma mère, que vous connaissez, n'a d'autre soutien que moi... Je suis décidé à essayer de tout, à frapper à toutes les portes... J'ai commencé aujourd'hui même... J'apprends hier qu'un journal vient de se fonder... Je me présente ce matin... je demande une place parmi les rédacteurs... Toutes sont prises, me dit-on, à l'exception d'une seule qui se trouve vacante à cause d'une indisposition du rédacteur en titre... On m'offre par intérim le feuilleton des théâtres...

MADAME DALBENNE. Elle se lève.

Comme cela se trouve ! vous qui n'allez jamais au spectacle ! Vous avez refusé ?

HERVIER.

Au contraire, j'ai accepté... je dois prendre tout ce qui se présente... J'ai heureusement obtenu, pour mes débuts, de ne pas signer, tant je me défie de mes forces ! Ce genre est tout nouveau pour moi... Et quand je pense à mes autres travaux !... Enfin, c'était ici, dans le bureau de cette revue, que je devais voir s'évanouir mes dernières illusions !...

MADAME DALBENNE.

Quoi donc ? que vous est-il arrivé ?

HERVIER.

J'ai été lié autrefois intimement avec Dauvray... J'ai adressé à la revue qu'il a fondée une étude historique à laquelle, à tort ou à raison, j'attache une certaine importance... Eh bien ! on ne l'a pas même lue... je l'ai retrouvée là, tout à l'heure, sur ce meuble, jetée à l'abandon comme une paperasse inutile !...

MADAME DALBENNE.

On a fait cela ! c'est mal ! Mais aussi il y a un peu de votre faute ! Vous saviez que je voyais Dauvray souvent... Que ne veniez-vous me trouver ? Je lui aurais parlé... Enfin, tout peut se réparer... Le titre de votre travail ?...

HERVIER.

Un titre bien grave ! J'ose à peine vous le dire... *Les origines du régime municipal en France.*

MADAME DALBENNE.

Les origines... En effet, c'est bien savant pour moi !... Enfin, je tâcherai de m'en souvenir... en l'étudiant... Je présenterai moi-même votre article... Je ne pense pas qu'on me le refuse, à moi...

HERVIER.

Madame... j'espère bien que vous ne voulez pas l'imposer ?...

MADAME DALBENNE.

Pourquoi pas ?... Est-ce que vous voudriez par hasard qu'on l'acceptât rien que pour son mérite... sans recommandation ?...

HERVIER.

Sans doute... je n'admets pas d'autres moyens que ceux-là.

MADAME DALBENNE.

D'où sortez-vous, mon pauvre ami ?... Dans quelle forêt vierge littéraire avez-vous vécu ?... Vous retardez d'au moins un demi-siècle sur l'époque où nous sommes !... Laissez-moi faire... l'article paraîtra, je l'espère... Il réussira, je n'en doute pas... Mais

alors, n'est-ce pas, vous renaîtrez, vous vous éclaircirez un peu ?... Je pourrai me dire enfin que vous êtes heureux ?...

HERVIER.

Heureux !... non, madame, jamais !...

MADAME DALBENNE.

En vérité, mon ami, vous êtes désolant !... Prenez garde ! si vous continuez ainsi, vous ne serez plus seulement un misanthrope, un mélancolique... On vous prendra pour une complainte !...

HERVIER.

Accablez-moi !... je l'ai mérité !... Mais si vous saviez ce que j'éprouve, ce qui fait que, sans ma mère je n'aurais presque plus de raisons de tenir à la vie !...

MADAME DALBENNE.

Qu'est-ce que j'entends là ? Qu'avez-vous ? Je veux tout... tout savoir...

HERVIER.

Eh bien ! madame, apprenez ce que je n'oserais confier qu'à vous seule au monde !... Je suis... je suis amoureux.

MADAME DALBENNE.

Voilà donc le mot de l'énigme, la clef de cette nature incohérente, agitée sous ces apparences de calme !... Celle que vous aimez est-elle riche ou pauvre ?

HERVIER.

Riche !... très-riche...

MADAME DALBENNE.

Vous aime-t-elle ?...

HERVIER.

Mais... je ne sais...

MADAME DALBENNE.

Répondez... Vous aime-t-elle ?

HERVIER.

Je crois... qu'elle m'a aimé... Elle m'avait même promis de m'être jamais qu'à moi...

MADAME DALBENNE.

Vous en êtes là et vous vous plaignez !... vous aimez, on vous aime !... Allez, il y a toujours de la ressource dans ces situations là !... (D'un ton sérieux.) Savez-vous quand on est en droit de se plaindre ?... c'est quand l'affection même vous manque, c'est quand on doute d'un cœur que l'on a possédé et qui a l'air de se détacher de vous !... voilà les vraies déceptions, voilà les vrais chagrins de la vie... Allez, mon ami, je ne souhaite pas que vous les éprouviez jamais !...

HERVIER.

Madame, au nom du ciel! quand donc consentirez-vous à me parler de vous aussi?

MADAME DALBENNE.

De moi?... à quoi bon?... Est-ce qu'il est question de moi dans tout cela?... je parle, en général, des femmes qui pourraient se trouver par hasard dans ce cas-là!... Laissons tout cela... Voici Dauvray... je vais lui parler de vous...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, DAUVRAY, SIMON.

(Madame Dalbenne et Hervier se sont retirés de côté, de manière à n'être pas vus de Dauvray, qui entre rapidement en feuilletant des papiers.)

• DAUVRAY, à Simon.

Duhamel n'a pas encore paru?...

SIMON.

Non, monsieur, pas encore... Je le regrette!... (Avec élan.) Dès que je vois monsieur Duhamel, si vous saviez!... je deviens un tout autre homme... je me sens fortifié, électrisé!...

DAUVRAY.

Est-ce tout?...

SIMON.

Oui, monsieur... Ah! j'oubliais!... (Il lui donne les cartés.) Les personnes sont venues elles-mêmes...

DAUVRAY.

Voyons... (A Simon.) Vous pouvez retourner à votre bureau, Simon...

SIMON.

Je vais guetter monsieur Duhamel.

(Il sort.)

• DAUVRAY. Il parcourt les cartes.

Toujours une foule d'amis... que je ne connais pas... les représentants de la peinture, de la sculpture, de l'harmonie contemporaine... (Il lit sur une des cartes.) « Mon cher ami, je vous aime, mais qu'est-ce que vous devenez?... On ne vous voit plus, parlez de moi... » Et celui-ci : « Je vous lis, je vous dévore!... je suis un de vos admirateurs frénétiques. Parlez de moi... » Et cet autre : « Parlez de moi! » Parlez de moi! parlez de moi!.. Ils n'ont tous que cela à vous dire... Il semble vraiment que l'on n'ait un journal à soi que pour devenir la réclame du genre humain tout entier...

MADAME DALBENNE. Elle s'est avancée progressivement pendant la fin du monologue de Dauvray.

Peut-on vous dire un mot ?...

DAUVRAY.

Quoi ! vous étiez là !... vous ne me dites rien...

MADAME DALBENNE.

J'attendais... J'ai à vous parler d'une affaire qui intéresse un de mes bons amis, un de mes protégés... que voici...

(Elle indique Hervier.)

DAUVRAY.

Eh ! mais je ne me trompe pas... c'est bien vous ?... Ce cher Hervier !...

HERVIER.

Vous vous souvenez de moi ?

DAUVRAY.

Si je m'en souviens... Un ancien camarade avec qui j'ai habité autrefois le quartier latin...

HERVIER.

Que j'habite encore...

DAUVRAY.

Cela ne m'étonne pas... avec vos idées, votre caractère... vous deviez rester toujours à l'état de patriarche de la rive gauche... J'ai été comme vous pendant un temps... j'ai cru qu'on arrivait dans ce monde rien que par l'étude isolée, le dévouement au travail... mais j'ai vu bientôt que cela ne menait pas à grand'chose... j'ai franchi les ponts audacieusement... j'ai d'abord frappé à la porte des journaux d'autrui... Et puis je me suis mis chez moi !... j'ai fondé cette revue où vous me trouvez établi comme Romulus dans sa cité naissante... Voyons, mon cher Hervier, parlez... puis-je vous être bon à quelque chose ?...

MADAME DALBENNE.

Il s'agit d'un manuscrit...

DAUVRAY, avec froideur.

Ah !... un manuscrit !...

MADAME DALBENNE.

Que vous avez déjà entre les mains, qu'Hervier destine à votre journal... un travail très-remarquable !

HERVIER.

Madame !

MADAME DALBENNE.

Très-remarquable !... Je maintiens le mot... Dauvray, votre intention est de le publier, n'est-ce pas ?

DAUVRAY.

Mon Dieu... ce serait avec grand plaisir... Mais nous sommes en ce moment tellement encombrés!... nos actionnaires nous donnent tous des articles... Ils ne sont même actionnaires qu'à cette condition-là... D'ailleurs, je vous dirai que le prochain numéro est entièrement composé...

MADAME DALBENNE.

Eh bien! on le décomposera... Vous avez sans doute une place réservée pour les chefs-d'œuvre... imprévus... elle doit être vacante souvent... livrez-nous-la... Voyons, promettez-nous que l'article passera?...

DAUVRAY.

Je regrette de ne pouvoir faire ce que vous désirez!... mais il y a, je vous jure, impossibilité absolue!...

HERVIER.

Monsieur Dauvray a raison, madame, l'article ne doit point paraître... Il ne peut convenir au recueil... je le reconnais...

MADAME DALBENNE.

Permettez...

HERVIER, bas.

N'insistez pas, au nom du ciel!... je le remporte...

(Il veut reprendre le manuscrit.)

MADAME DALBENNE, bas à Hervier.

Non... je le garde... Passez un de ces jours chez moi... nous causerons de vous... Adieu...

HERVIER.

Au revoir, Dauvray.

DAUVRAY.

Au revoir, mon cher Hervier.

SCÈNE IX.

DAUVRAY, MADAME DALBENNE.

MADAME DALBENNE.

Je ne suis pas heureuse avec vous, Dauvray... Pour une demande que je vous fais, par hasard, j'éprouve un refus...

DAUVRAY.

Mon Dieu, Marie, vous tenez donc bien à cette insertion?..

MADAME DALBENNE.

Apparemment, puisque je vous l'ai demandée..

DAUVRAY.

Eh bien ! je ne veux pas que vous puissiez rien me reprocher... Malgré tous les obstacles que je vous ai dits et qui ne sont pas des prétextes, croyez-le... l'article passera, je vous le promets... (Il prend le manuscrit des mains de madame Dalbenne et le jette dédaigneusement sur le bureau.) Vous portez un grand intérêt à ce Louis Hervier !

MADAME DALBENNE.

Oui... c'est un si digne garçon !... Sa mère a été l'amie de la mienne... Il a pour elle une affection, un dévouement...

DAUVRAY.

Faites-moi grâce du catalogue de ses vertus : je les connais... il s'est toujours posé en puritain, en Caton... Il nous dédaigne, je le sais, nous autres les entreprenants, les habiles, comme il nous appelle... pauvre niais !

MADAME DALBENNE.

Laissons là sa personne... vous lirez son article... je suis sûre que vous en serez très-satisfait.

DAUVRAY.

Le lire ? non vraiment !... c'est déjà bien assez d'avoir à le publier !... Enfin, notre numéro était fait, il va falloir tout changer pour insérer d'urgence un homme que je ne vois plus... pour lequel j'ai même maintenant de l'antipathie, je le déclare... Se voir forcé de céder à de telles exigences !...

MADAME DALBENNE.

Des exigences !... je regrette vraiment de vous avoir demandé... Au surplus, ne parlons plus de rien... je reprends ce manuscrit... je me charge de le remettre à l'auteur...

DAUVRAY, l'arrêtant.

Non... excusez-moi ! je ferai ce que je vous ai promis... mais il y a de ces situations d'esprit où l'on n'est vraiment plus maître de soi !

(Il se laisse tomber dans un fauteuil.)

MADAME DALBENNE. Elle s'approche de lui après une pause.

Dauvray... est-ce que je n'ai plus votre confiance ? est-ce que je n'ai plus comme autrefois ma part dans vos chagrins, vos inquiétudes ?... dites-moi ce qui vous tourmente ?...

DAUVRAY, se levant brusquement.

Peu de chose, en vérité !... Seulement tout est fini... Nous sommes perdus !...

MADAME DALBENNE.

Perdus ?

DAUVRAY.

Je ne parle pas seulement de ma position à moi... de mes dettes personnelles... Le papier timbré prend tous les jours ici un ac-

croissement... auquel je ne veux plus même faire attention... Cette revue que nous avons fondée au prix de tant d'efforts... elle touche à sa dernière heure!

MADAME DALBENNE.

Mais j'entends dire partout qu'elle obtient un succès?...

DAUVRAY.

Oh ouï! sans doute, un très-grand succès... Et en attendant, notre caisse est vide!... De la gloire et pas de profit... des lecteurs et pas d'abonnés, voilà notre lot!... Si je vous disais enfin que ce numéro dont nous parlions à l'instant même... nous ne pourrions peut-être pas le faire paraître... faute d'argent...

MADAME DALBENNE.

Est-il possible!... vous en êtes là!...

DAUVRAY.

Oui... Oh! je ne m'abuse pas sur mon compte... Cette revue, toute nouvelle et toute chancelante qu'elle est, est cependant toute ma force!... Si on parle de moi, si mes chers confrères veulent bien me reconnaître quelquefois un peu de talent, de mérite, c'est à cause d'elle... C'est parce qu'on sent qu'elle est là, derrière moi, que je puis rendre au besoin guerre pour guerre, appui pour appui, réclame pour réclame... Ah! quand je pense à ce qui nous menace... Je viens de courir toute la matinée après une somme de trois mille francs qu'il nous faut absolument pour nos frais d'impression... Je rentre... j'ai les mains vides!

MADAME DALBENNE.

A qui vous êtes-vous donc adressé?...

DAUVRAY.

Tout naturellement à des gens haut placés, à ces Mécènes fastueux, ces beaux esprits millionnaires, qui adorent les gens de lettres en apparence, les accablent au besoin de compliments, d'éloges; mais qui aussi, à la première atteinte d'argent, savent si bien se lever en vous serrant la main comme pour vous dire: — Touchez-là, mon cher, vous n'aurez pas un sou de moi!...

MADAME DALBENNE.

Mais aussi, pourquoi aller chez des indifférents, des étrangers?... (Après une pause.) Mon ami, pendant que vous faisiez ces visites, j'ai fait, moi, une affaire de mon côté, un placement.

DAUVRAY.

Un placement?

MADAME DALBENNE.

Oui... dans un journal... voyez...

(Elle lui présente un papier.)

DAUVRAY.

Trois mille francs d'actions dans notre revue... Oh non ! Marie, non, je ne veux pas !...

MADAME DALBENNE.

Comment ! vous ne voulez pas ?... J'ai reçu hier ces trois mille francs de province... Je les portais ce matin chez mon banquier... Une idée m'est venue en entrant ici... si je les plaçais dans un journal qui m'intéresse, que je lis toujours avec grand plaisir ?...

DAUVRAY.

Mais ce journal... vous voyez vous-même où il en est !...

MADAME DALBENNE.

Quoi ! vous ne voulez pas que j'aie confiance dans une œuvre que vous représentez, à laquelle vous avez attaché votre nom, vos espérances ? Je crois avoir fait un très-bon placement... et je doute que mon banquier m'en eût fait faire un meilleur.

DAUVRAY.

Ah ! Marie ! Marie !... vous êtes la générosité même !

MADAME DALBENNE, vivement.

Jamais de pareils mots entre nous, je vous en prie !... (Elle se retourne.) Qui est-ce qui vient là ?...

DAUVRAY.

C'est Duhamel.

MADAME DALBENNE.

Ah !... monsieur Duhamel !

DAUVRAY.

Voulez-vous qu'il n'entre pas... que j'aille le recevoir dans l'autre pièce ?

MADAME DALBENNE.

Pas du tout !... Comment donc !... monsieur Duhamel... mon ennemi intime... J'aime toujours mieux voir mes ennemis en face.

SCÈNE X.

LES MÊMES, DUHAMEL.

DUHAMEL, saluant madame Dalbenne.

Madame, agréez mes hommages... (A Dauvray.) Bonjour, ami.

DAUVRAY.

Bonjour.

DUHAMEL, à madame Dalbenne.

J'ai souvent le plaisir de vous rencontrer ici, chère dame... C'est

tout simple, vous habitez de l'autre côté de la rue... Vous n'avez que le Rubicon à franchir pour venir à nous... Eh bien ! Dauvray, mon féal, mon collaborateur, je t'apporte de bonnes nouvelles, des nouvelles de notre pièce... (A madame Dalbenne.) Vous savez, madame, que nous ayons une pièce?...

MADAME DALBENNE.

Dauvray m'en a parlé vaguement... Il m'avait même recommandé le secret...

DUHAMEL.

Le secret !... Comment... quand tout le public en retentit déjà !...

DAUVRAY.

N'importe... je veux pouvoir désavouer la pièce au besoin... Nous n'aurions qu'à ne pas réussir...

DUHAMEL.

Ne pas réussir !... fi donc ! les chutes au théâtre n'existent plus maintenant... Le progrès les a entièrement supprimées. Est-ce que nous n'avons pas d'ailleurs les assurances générales contre les catastrophes, les sinistres dramatiques !... Je suis là, moi ; je réponds de vous en ma double qualité d'auteur et de critique théâtral... C'est moi qui tiens le sceptre du compte rendu dramatique, ici même, dans notre revue !...

MADAME DALBENNE.

De quel genre est la pièce ?...

DUHAMEL.

De tous, madame... à la fois drame, comédie, vaudeville... Une de ces pièces du genre mixte qui ne tombent jamais. C'est comme les gens qui sont, en politique, de toutes les opinions... Ils se retrouvent toujours sur leurs pieds quoi qu'il arrive... Quel succès hier à la répétition générale !... Une salle superbe composée par moi... quinze cents amis de cœur que nous retrouverons demain tous façonnés, tous dressés, prêts à fonctionner... comme un seul claqueur !... A la fin, sur le théâtre, on m'entourait, on me fêtait, les acteurs, les figurants, le souffleur... jusqu'au pompier... Un homme d'élan qui voulait absolument me sauter au cou... m'embrasser... par escalade... Mais je lui ai fait remarquer que je n'étais pas seul, que j'avais un collaborateur qui avait droit à sa part dans l'ovation.

DAUVRAY.

Je te remercie... Si ce sont là les privilèges que tu me réserves !..

DUHAMEL.

Ah ! mon ami, quel avenir nous avons devant nous !... que dis-je ?... deux avenir... le tien et le mien dont nous avons fait un fonds commun. La raison sociale Dauvray, Duhamel...

MADAME DALBENNE.

Est-ce que vous faites du commerce ?

DUHAMEL.

Non, madame, nous faisons de la littérature... Dauvray et moi, nous formons une de ces puissantes antithèses qui doivent arriver à tout aujourd'hui... Et quand je pense qu'on ose quelquefois nous jeter à la tête le mot de camaraderie!... Vieux mot, vieux rouage... dont nous sommes séparés par plus de trente années de spéculations, d'entreprises, de prospectus, d'annonces, de coups de grosse caisse, de fanfares, d'explosions en tous genres... Plus de camaraderie! plus de ces grandes coteries littéraires, politiques, religieuses, industrielles, qui datent de 1830! tout cela a fait son temps!... (En avançant sur le bord de la scène.) Place à la réclame, la vraie force condensée d'à présent!... On se met deux, c'est assez! deux individus qui s'entendent bien, qui se renvoient sans cesse de l'un à l'autre, par tous les fils électriques de l'opinion, quelques formules instantanées, foudroyantes comme l'étincelle... Très-bien! très-beau! très-grand! très-fort!... Avec cela vous faites ce que vous voulez... vous dominez tout... vous êtes capable de remuer le monde!... C'est le levier d'Archimède réalisé par la puissance de quelques superlatifs!...

MADAME DALBENNE.

Vous êtes toujours le même, monsieur Duhamel, plein d'élan, d'activité?

DUHAMEL.

Oui, madame. Je mène de front cinq ou six ambitions à grandes guides... l'industrie, les affaires, la publicité, le théâtre... le journalisme brochant sur le tout... De plus, entrepreneur de réputations, je crée des noms... j'invente des grands hommes... Dauvray, par exemple, que voici... Il est jeune, plein de prestige... c'est le titulaire de notre situation... Moi, j'en suis le gérant... je me tiens derrière lui... je suis sa réclame vivante... Sait-on bien ce que c'est que d'avoir dans la vie un être uniquement occupé à vous prôner, à vous pousser sans cesse?... Ah! mon cher Dauvray, si tu m'entendais quand je parle de toi!... je dis partout que tu es l'homme le plus profond, le plus distingué, le plus éminent, le plus spirituel, le plus fort, le plus...

DAUVRAY.

Pas de ces exagérations-là, je t'en prie... Je tiens sans doute à ce que mon nom soit répandu... mais je ne veux pas donner dans le ridicule!...

DUHAMEL, majestueusement.

Ah! laisse-moi faire!... Ta réputation me donne déjà bien assez de mal... Tu ne veux pas employer les grands moyens... te faire une de ces têtes excentriques que tout le monde remarque dans la rue... porter des chapeaux de l'autre monde... laisser pousser ta barbe jusqu'à l'estomac... tes cheveux jusqu'au milieu du dos... Enfin, tu ne veux pas écrire tes mémoires!...

DAUVRAY.

Je n'irai jamais jusque-là... mais il me semble qu'il y a bien assez d'autres moyens!...

DUHAMEL.

Oui, sans doute, notre pièce... une superbe occasion de propagande!... Et tu hésites à te faire nommer!...

DAUVRAY.

J'hésite... c'est tout simple... je n'ai pas encore abordé le théâtre... d'ailleurs, la pièce n'est pas de moi seul...

DUHAMEL.

Non..., elle est de nous deux... mais c'est égal, elle est de toi, je veux qu'elle soit de toi!... Tu as fourni le dialogue, le style... moi, en ma qualité d'homme pratique, le *scénario*, le plan... Je m'efface, je te laisse toute la gloire... heureux mortel!... et tu garderais l'anonyme!...

MADAME DALBENNE. Elle s'est assise près de la table depuis quelques instants.

Je comprends, monsieur Duhamel, que lorsqu'on a derrière soi d'autres travaux, des titres antérieurs...

DUHAMEL. Il se penche vers madame Dalbenne.

Mais, madame, les hommes les plus éminents ont tous fait du théâtre à un certain moment de leur carrière... Machiavel, Sheridan, le cardinal de Richelieu..., Dauvray... (Il se retourne brusquement vers Dauvray.) Dauvray... je veux que tu arrives là... Je te pose à la fois en homme spirituel et en homme sérieux... une réputation à deux fins... *utile dulci*. Au point où tu en es, il te faut le théâtre, mon ami. Tu es célèbre, c'est vrai... mais tu n'es pas populaire!... n'oublie pas cela... Nous avons une pièce... un succès sûr... garanti par moi... tu l'endosseras... c'est l'intérêt de l'association qui l'exige!...

MADAME DALBENNE.

Je vous quitte, messieurs... Je comprends que vous ayez à vous concerter... la veille d'une première représentation...

DUHAMEL.

Madame, vous nous ferez, j'espère, le plaisir d'y assister?...

MADAME DALBENNE.

Certainement... J'aurai demain à dîner monsieur Chambry et sa nièce... si monsieur Duhamel voulait être des nôtres?...

DUHAMEL.

Avec plaisir, madame! (A part.) Elle me déteste et elle m'invite à dîner... Quelle femme intelligente!

MADAME DALBENNE.

Dauvray, venez-vous ce soir chez ma cousine, madame de Chavillon?

DAUVRAY.

Je le voudrais, mais je crains de n'être pas libre...

MADAME DALBENNE.

J'y serai, moi, dans tous les cas...

DAUVRAY, en la reconduisant.

Merci! encore une fois merci!...

MADAME DALBENNE, avec un geste de reproche.

Silence, je vous en conjure!...

SCÈNE XI.

DUHAMEL, DAUVRAY.

DUHAMEL.

Ah ça! dis-moi, il me semble que rien n'est changé dans votre situation?... Tu ne lui as donc pas dit nos nouveaux projets?

DAUVRAY.

Non... pas encore...

DUHAMEL.

C'est un tort... Il faut absolument liquider ce roman-là, mon cher... car c'est un vrai roman que vos relations!... Qui est-ce qui se douterait de cela?... Toi, Dauvray, un sceptique, un ambitieux, un homme du jour, qui veux arriver quand même et à tout prix et qui aimes comme un fou une personne... fort intéressante, j'en conviens, mais enfin qui n'est ni ta femme ni ta maîtresse!

DAUVRAY.

Non... mais la meilleure des amies, une amie d'enfance, qui n'a jamais cessé de me soutenir, de me consoler dans toutes les crises de ma vie... et dire qu'il va falloir peut-être renoncer à la voir!... Tiens, ne parlons pas de cela, je t'en prie... As-tu vu Ismaël de Gribourg?...

DUHAMEL.

Je sors de chez lui!

DAUVRAY.

Tu lui as parlé de la lettre de change?...

DUHAMEL.

Sans doute... Il veut absolument des fonds...

DAUVRAY.

Tu lui as bien dit que nous étions tout à fait à sec?...

DUHAMEL.

Certainement... Il a fini par s'adoucir... il m'a promis de suspendre les poursuites... jusqu'à nouvel ordre... Ce pauvre Ismaël... dire

qu'on le pose partout comme usurier !... Un homme charmant, qui vous oblige... à trente pour cent, c'est vrai, mais avec un cœur, un élan !... D'ailleurs, il aime les arts... il a chez lui une superbe collection d'autographes... des billets à ordre de tous les gens de lettres de Paris... J'ai vu aussi d'autres escompteurs... j'ai essayé de leur parler emprunts... avances de fonds... ils m'ont tous parlé politique... Enfin, j'ai rabattu chez l'imprimeur...

DAUVRAY.

Qui ne veut pas imprimer le numéro ?...

DUHAMEL.

C'est ce qu'il m'a dit... le malheureux !... Aussi, va, au prochain journal que nous fondons, il n'aura plus notre clientèle...

DAUVRAY.

Tu prends cela avec une gaiété !...

DUHAMEL.

Crois-tu pas que je vais m'arracher les cheveux ? nous en verrons bien d'autres, va !... D'ailleurs, vois-tu, mon cher, il y a un Dieu pour les hommes comme nous, un bon génie qui arrive toujours à point nommé pour dénouer les situations difficiles...

DAUVRAY.

Tu ne crois pas dire si vrai !... Tiens, vois ce qui nous arrive ce matin...

(Il lui montre un papier.)

DUHAMEL.

En croirais-je mes yeux... Trois mille francs d'actions... dans notre revue !... (Avec élan.) Comment ! il s'est trouvé une âme assez généreuse, assez tutélaire, pour nous prendre trois mille francs d'actions !... Mais quel est donc ce souscripteur de l'âge d'or ?

DAUVRAY.

Une personne qui n'a pas voulu se nommer...

DUHAMEL.

Je comprends... un Médecin déguisé, un généreux anonyme !... nous'en avons tant aujourd'hui !... Voilà une grande question résolue !... le prochain numéro est sauvé... Et notre autre affaire ?..

DAUVRAY.

Quelle affaire ?

DUHAMEL.

Ton mariage... Quand as-tu vu monsieur Chambry ?...

DAUVRAY.

Hier...

DUHAMEL.

Et Valentine... ta future ?

DAUVRAY.

Ne dis pas cela, je t'en supplie!... Mademoiselle Chambry n'est pas ma future... et laisser circuler un tel bruit...

DUHAMEL.

Allons-nous faire de la diplomatie entre nous?... Je te dis, moi, que ce mariage est certain!... Ah! béni soit trois fois le jour où nous avons rencontré dans le petit salon vert de madame Dalbenne ce digne et honnête monsieur Chambry, qui demeure juste dans cet hôtel, à l'étage au-dessous de nous... Une bonne tête de province, où je découvre la bosse du million du premier coup d'œil. En effet, monsieur Chambry a une belle fortune! De plus, il a la passion des livres, des journaux, des gens de lettres... nous nous lions intimement avec lui, nous l'enguirlandons... cela va de soi... Il a une nièce à marier; mais ce qu'il recherche, chez celui qui l'épousera, ce n'est pas la fortune... non, c'est le talent, la réputation... Cet homme, le voilà... il le trouve sous sa main, dans sa maison même... C'est toi qui épouses Valentine...

DAUVRAY.

Allons, tu n'es pas sérieux!... Quand il n'y a pas même eu d'ouvertures...

DUHAMEL.

Il y a des indices très-marqués!... Monsieur Chambry est fou de toi, j'en suis sûr... Au surplus, quand il viendra, observe-le... Tu verras si je ne l'ai pas monté de plusieurs degrés en ta faveur? (Chambry paraît à la porte du fond, à gauche.) Le voilà... J'en étais sûr... il ne peut plus se passer de nous un seul instant!...

SCÈNE XII.

DAUVRAY, DUHAMEL, CHAMBRY.

CHAMBRY.

Bonjour, Dauvray... mon cher voisin... bonjour, illustre...

DAUVRAY.

Que c'est aimable à vous d'être monté!...

CHAMBRY.

Je viens toujours chez vous avec un nouveau plaisir! J'aime cette atmosphère littéraire, intellectuelle, que l'on y respire... Et monsieur Duhamel va bien depuis avant-hier?

DUHAMEL.

Très-bien... et vous aussi, monsieur Chambry?

CHAMBRY.

A merveille ! je supporte bien le poids de mes soixante ans... car j'ai soixante ans sonnés, messieurs, tel que vous nie voyez...

(Il s'assied devant la table, entre Dauvray et Duhamel.)

DUHAMEL.

Qui est-ce qui vous les donnerais jamais ?...

CHAMBRY.

Je crois bien !... il me semble que je n'en ai plus que trente depuis que nous habitons Paris... J'ai comme un redoublement de sève, de vitalité !...

DAUVRAY.

Et votre nièce, mademoiselle Valentine ?

CHAMBRY.

Elle va monter... je l'ai laissée en bas avec notre amie madame Dalbenne... Quelle charmante personnel... à la fois femme du monde et artiste... de l'esprit, pas de méchanceté... une femme à part... Grâce à vous, Dauvray, nous avons un excellent emploi de notre journée... Ce concert de musique classique chez Pleyel, pour lequel vous nous avez donné des billets... c'est pour aujourd'hui... Trois heures de musique ! quel plaisir !

DUHAMEL, à part.

Trois heures de musique !... il ose appeler cela un plaisir !...

CHAMBRY.

A propos, monsieur Duhamel... l'autre soir, chez madame de Chombert, quand vous avez été parti, j'ai eu une discussion...

DAUVRAY.

Avec qui donc ?

CHAMBRY.

Avec un petit monsieur, très-raide, très-pincé... un monsieur de Gêrac... Qu'est-ce que c'est que ce monsieur de Gêrac ?

DUHAMEL.

Un jeune sportsman ruiné, qui a eu des chevaux... et qui aujourd'hui écrit... sur les chevaux...

CHAMBRY.

C'est donc cela qu'il est si sévère pour ses nouveaux confrères !... Il s'est mis à débâter contre plusieurs d'entre eux... (Il se retourne vers Dauvray.) contre un, entre autres, que je connais, que j'estime... Je vous assure que je l'ai rembarré !...

DAUVRAY, en lui prenant la main.

Je vous reconnais là, monsieur Chambry !... toujours prêt à nous défendre, à soutenir notre cause !...

CHAMBRY.

Ah çà ! Dauvray, j'ai à vous gronder !...

DAUVRAY.

Pourquoi ?

CHAMBRY.

Comment !... vous ne me dites pas que vous avez une pièce qui se joue demain !... Il faut que ce soit madame Dalbenne qui m'apprenne cela tout à l'heure en causant !

DAUVRAY.

Excusez-moi... certains motifs m'empêchent d'avouer d'avance cet ouvrage...

CHAMBRY.

Oh ! mais, je vous préviens que je veux y être.

DAUVRAY.

Nous comptons bien sur vous !

CHAMBRY.

J'aurai de l'émotion pour vous avant le lever du rideau... mais une fois la pièce commencée je me mets à juger comme tout le monde... Si je ne suis pas satisfait... ma foi ! ne comptez pas sur moi pour applaudir...

DUHAMEL, à part.

Est-il primitif, mon Dieu !... il se figure que nous comptons sur lui pour applaudir !

CHAMBRY. Il se lève.

Que voulez-vous ? je suis avant tout un homme de franchise, moi... Je n'ai jamais su cacher mes opinions... quand on a habité longtemps la province, Dijon, ma bonne ville natale !...

DAUVRAY.

Comment avez-vous pu vivre ainsi loin de Paris, monsieur Chambry, avec votre nature d'esprit active, vivace ?

CHAMBRY.

Je connaissais Paris déjà... j'y ai fait mon droit... j'y ai passé toute ma jeunesse... Tel que vous me voyez, messieurs, j'ai assisté à l'aurore du romantisme... Je me suis battu un des premiers à coups de poing pour Shakspeare, sans cesser pour cela d'admirer Racine... Ensuite, je me suis retiré dans ma province, où je me suis fait simple avocat, ne plaidant jamais que suivant ma conscience... vivant en dehors des coteries, des intrigues, gardant toujours mon franc parler sous tous les régimes, et ne mettant jamais les pieds à la préfecture... ce n'est pas le moyen de faire fortune... j'ai eu parfois de durs moments à traverser... Mais une chose m'a toujours soutenu, consolé... c'est ce goût dominant des livres, des belles-lettres... J'ai constamment suivi avec amour le mouvement de votre littérature parisienne !...

DUHAMEL.

Vous avez, d'ailleurs, écrit vous-même autrefois ?

CHAMBRY.

J'écris même encore tous les jours... C'est chez moi une passion, un besoin !... J'ai composé dans ma jeunesse des vers, des pièces de théâtre...

DUHAMEL.

Des tragédies, n'est-ce pas ?

CHAMBRY.

Oui, des tragédies que j'ai eu le bon esprit de jeter au feu... Mais plus tard, des choses plus sérieuses... entre autres plusieurs brochures... des mémoires sur nos antiquités bourguignonnes que j'ai réunies ensuite en un volume... Je vous dirai, par parenthèse, que cet ouvrage, qui est sans contredit ce que j'ai fait de mieux, a été bien cruellement traité dans un journal !

DAUVRAY.

Lequel, je vous prie ?

CHAMBRY.

Un journal du cru... *les Annales dijonnaises*. Le compte rendu a été fait par un jeune homme du pays, à qui je portais beaucoup d'intérêt... Le malheureux ! il m'a traité avec une amertume, une violence !... Il ne m'a pas seulement critiqué ! Il m'a... comment dirai-je ?...

DUHAMEL.

Éreinté... comme nous disons en style de métier...

CHAMBRY, vivement.

Éreinté, ma foi, oui !... le terme n'est pas trop fort !... Quand je pense à son article, le rouge m'en monte encore au visage !...

DAUVRAY.

N'y songez plus, monsieur Chambry ; nous sommes là, nous, pour rendre pleine et entière justice à ce que vous publierez désormais !... Mais comment avez-vous pu concilier vos travaux, vos préoccupations littéraires avec les soins de votre fortune ?

CHAMBRY.

Ma fortune ?... d'abord, elle est de date récente... dans tous les cas, elle ne me donne pas grand mal à gérer...

DAUVRAY.

Vous aviez, je crois, un frère qui a joué dans son temps un certain rôle à Dijon ?

CHAMBRY.

Oui... un frère cadet que j'ai perdu, il y a quelques années... nous ne nous voyions plus depuis longtemps... L'ingrat !... il a refusé de

m'admettre près de lui, de me serrer la main à son lit de mort... il n'a pas compris combien je l'aimais toujours, malgré tout !... Il avait voulu faire fortune en peu de temps, comme tant d'autres... Il s'était lancé dans d'immenses opérations... On apprend bientôt qu'il était obéré, forcé d'interrompre à la fois toutes ses entreprises... Enfin, il est mort sans avoir pu tenir ses engagements...

DAUVRAY.

Ce qui a dû produire un grand scandale dans votre ville ?

CHAMBRY, vivement.

Du tout !... je ne voulais pas qu'il y eût une tache sur la mémoire de mon frère... j'avais des économies qui ont suffi pour éteindre toutes ses dettes... Il laissait une fille, ma Valentine... j'étais veuf, sans enfants... je l'ai prise auprès de moi, je l'ai traitée comme ma fille... C'est environ un an après cela que je suis devenu riche d'une façon bien imprévue !... Un vieil ami, que j'avais obligé autrefois, et qui se voyant sans famille, sans héritiers, s'avise de me laisser sa fortune... une fortune de près d'un million !

DAUVRAY ET DUHAMEL.

Un million ?

CHAMBRY.

Un million !... Oui, messieurs, telle est la somme fabuleuse qui m'est arrivée un beau jour comme un coup de foudre, à moi qui en étais encore à plaider le mur mitoyen au tribunal de Dijon. J'ai conservé mon ancien genre de vie, tout millionnaire que j'étais... Ma seule pensée dans mon changement de fortune a été ma Valentine, ma fille chérie... Je pourrai donc, me suis-je dit, ne consulter que son bonheur en la mariant et non pas l'intérêt... l'argent !... Je veux pour elle quelqu'un qui me convienne... et qui lui convienne à elle aussi, bien entendu... Après cela, qu'il soit riche, qu'il soit pauvre...

DUHAMEL. Il passe du côté de Dauvray.

Cela se conçoit, monsieur Chambry, avec votre fortune...
(Bas à Dauvray.) Approche-toi donc de lui...

DAUVRAY, bas.

Laisse-moi tranquille, je t'en prie !

CHAMBRY.

Ce que je veux, avant tout, chez le mari de ma nièce, ce sont les qualités du cœur, du caractère... J'avoue que je verrais avec grand plaisir s'y joindre le prestige du talent, de la célébrité !... Un de ces hommes qui font parler d'eux dans le monde littéraire, dont le nom est cité sans cesse avec éloge dans les journaux...

DUHAMEL, bas à Dauvray.

Est-ce clair !... appuie donc !... appuie...

CHAMBRY.

Quant aux préliminaires du mariage, rien de plus simple .. Dès

que j'aurai trouvé celui qui me convient, je vais droit à lui : « Je vous destine ma nièce... vous engagez-vous à la rendre heureuse ?... oui ?... votre main... voici la mienne... que tout soit dit entre nous...

DUHAMEL, bas à Dauvray.

Mais va donc !... prends-lui la main !... Tu vois bien qu'il ne demande qu'à faire de l'effusion...

DAUVRAY, bas.

Laisse-moi tranquille, encore une fois !...

DUHAMEL, à part.

Quel homme, bon Dieu !... il ne comprend rien à la situation !..

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DALBENNE, VALENTINE.

CHAMBRY.

Enfin, vous voilà, ma nièce... C'est fort heureux... je vous attends... en très-bonne compagnie, c'est vrai !... mais je crains que le concert ne soit commencé...

DUHAMEL.

Vous avez encore tout le temps...

VALENTINE.

Mille pardons, mon bon oncle... j'ai mis à ma toilette plus de temps que d'habitude...

MADAME DALBENNE.

La coupable, c'est moi... j'ai fait causer Valentine.

DUHAMEL, s'inclinant.

Mademoiselle...

DAUVRAY.

C'est, je crois, la première fois que mademoiselle Chambry nous fait l'honneur de monter ici ?...

VALENTINE.

Oui, monsieur Dauvray, la première fois.

CHAMBRY.

Eh bien, mon enfant, toi qui m'as demandé si souvent ce que c'était qu'un bureau de rédaction... t'y voilà transportée... Nous sommes ici sur le terrain des idées, du style, de la critique... c'est là sur ce bureau que l'on fait et que l'on défait les réputations d'un trait de plume... mais toujours avec loyauté, sans passion, sans parti pris... n'est-il pas vrai, mes bons amis ?

DUHAMEL.

Ah ! monsieur Chambry !... cela ne se demande pas...

CHAMBRY.

Mais savez-vous bien, messieurs les arbitres de la publicité, quel est de tous vos privilèges celui que j'envie le plus ?

DUHAMEL.

C'est de pouvoir nous mettre en relief sans cesse... nous lancer ?...

CHAMBRY.

Non... C'est de pouvoir lancer les autres... c'est cette faculté que vous avez d'encourager les débutants... de faire éclore des hommes de talent... de génie peut-être, en leur ouvrant vos colonnes... Vous devez recevoir beaucoup de manuscrits ?

DUHAMEL.

Oh oui !... beaucoup !... (A part.) Trop de manuscrits !...

CHAMBRY.

En voici un, sans doute... (Il prend le manuscrit d'Hervier.) Il n'y pas d'indiscrétion ?

DAUVRAY.

Nullement...

CHAMBRY, lisant.

Des origines du régime municipal en France... Est-ce possible !... quel hasard !... un sujet que j'ai voulu traiter autrefois...

DAUVRAY.

En vérité ?

CHAMBRY.

J'avais même fait de nombreuses recherches... mais j'ai vu que ce travail m'entraînerait trop loin... je me suis borné à fonder un prix à l'académie de Dijon pour cette question-là... (Il feuillette le manuscrit.) Je ne sais pas pourquoi... mais je me figure que ce manuscrit n'offre rien de bien remarquable... Je n'aime pas à voir ces grands jambages si nets, si bien moulés... Les hommes de talent ont presque toujours un genre d'écriture rapide, presque indéchiffrable... (Valentine s'est approchée et a cherché à regarder par-dessus l'épaule de Chambry.) Tu peux regarder, va, mon enfant... (A Dauvray et à Duhamel.) Elle n'a peut-être jamais vu de manuscrit de sa vie...

VALENTINE, poussant un cri.

Grand Dieu !...

CHAMBRY.

Qu'as-tu donc ?

VALENTINE.

Rien, mon oncle... rien... je regardais seulement...

MADAME DALBENNE, à part.

Quel trouble en voyant cette écriture!... Connaitrait-elle?... Il faut absolument que je sache...

CHAMBRY.

Le concert... le concert... partons... A propos, Valentine, prépare ta plus belle toilette pour demain soir... Tu sais ce qui nous attend?... une première représentation... une pièce nouvelle de... devine?...

VALENTINE.

Mais je ne sais...

CHAMBRY.

De notre ami Dauvray, ici présent... Ah! Dauvray, je crains que ma nièce ne soit moins impartiale que moi... je vous en préviens!... Elle aime tout ce que vous faites... Dans nos soirées d'hiver, à Dijon, elle m'a souvent lu de vos articles, avec un entraînement! un goût!

DAUVRAY, s'inclinant devant Valentine.

Ah! mademoiselle... que de reconnaissance!

CHAMBRY, tendant la main à Dauvray.

Adieu, mon ami; nous nous retrouverons ici en rentrant, n'est-ce pas?

DAUVRAY.

Mais, si vous le permettez, je vais me joindre à vous...

CHAMBRY.

Quoi! vous voulez venir avec nous... au concert?...

DAUVRAY.

Pourquoi pas?... Il me faut de la distraction aujourd'hui... où trouverais-je une occasion meilleure?...

CHAMBRY.

Ah! mon ami, que de bonté!... vous allez doubler notre plaisir, n'est-ce pas, Valentine?

VALENTINE.

Mon oncle...

CHAMBRY.

C'est si agréable d'avoir près de soi, dans un concert, un connaisseur qui vous guide, qui vous force à admirer... même les choses que l'on ne comprend pas! Allons, Dauvray, ouvrez la marche... donnez le bras à Valentine.

MADAME DALBENNE, bas à Dauvray.

Dauvray, je voudrais vous parler demain, chez moi... dans la journée...

DAUVRAY.

Comptez sur moi, j'y serai...

CHAMBRY.

Monsieur Duhamel ne vient pas avec nous ?

DUHAMEL.

Impossible, monsieur Chambry... j'ai trop d'affaires!...

CHAMBRY.

Dauvray aussi a les siennes... et pourtant il les quitte... il oublie tout pour venir entendre de la musique avec nous... comme un simple mortel... Décidément, plus on le connaît, plus on l'aime!... Ah ! monsieur Duhamel, vous devez être fier d'un tel ami !

(Il sort en donnant le bras à madame Dalbenne.)

DUHAMEL, courant après Chambry jusqu'à la porte du fond.

Si j'en suis fier!... un homme qui a tout pour lui, l'esprit, le cœur, le talent... le caractère... (En scène.) Il ne m'entend plus... la suite au prochain numéro ! C'est fini... nous le tenons ! Que sera-ce donc demain soir, quand il entendra proclamer en plein théâtre le nom, le grand nom de Dauvray ! Oh ! mais plus que jamais, il nous faut un succès retentissant ! sonore ! que dis-je ? un succès !... une ovation !... une apothéose !... Courons chez le chef de claqué !...

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Salon à pans coupés. — Cheminée à gauche. — Causense près de la cheminée, faisant face au public. — Piano à droite. — Portes dans le fond et sur les côtés. — La porte du pan coupé de gauche est formée par une portière et conduit à une autre pièce que l'on aperçoit du théâtre. — Au lever du rideau, madame Dalbenne est assise devant le piano.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DALBENNE, LA FEMME DE CHAMBRE.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Madame vient de sonner ?

MADAME DALBENNE.

Oui... qui est-ce qui est venu tout à l'heure ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Un monsieur, madame... il a laissé sa carte.

MADAME DALBENNE, regardant la carte.

Comment !... monsieur de Gêrac !...

LA FEMME DE CHAMBRE.

Il insistait pour entrer... il voulait absolument que madame fût chez elle.

MADAME DALBENNE.

Vous lui avez bien dit que j'étais sortie ?...

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, madame... Oh ! je n'ai pas oublié ce que madame m'a répété plusieurs fois, qu'elle n'y était jamais pour monsieur de Gêrac.

MADAME DALBENNE.

Non, jamais !... Il m'a fait une visite, une seule, et c'est assez... J'ai cru qu'il m'avait comprise, qu'il ne se hasarderait plus... Il n'est pas venu d'autres personnes ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Non, madame... Ah ! j'oubliais... ce billet qu'on vient de monter.

MADAME DALBENNE, *décachetant le billet.*

Tiens !... c'est de ce brave Hervier !... (A la femme de chambre, tout en lisant.) Vous avez dit, n'est-ce pas, que l'on nous fit dîner à six heures précises ?...

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, madame.

MADAME DALBENNE

Monsieur Hervier viendra sans doute dans la journée, vous le ferez entrer sans l'annoncer... vous le connaissez bien ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, madame, je l'ai vu ici quelquefois.

MADAME DALBENNE.

C'est bien, laissez-moi.

(La femme de chambre sort.)

SCÈNE II.

MADAME DALBENNE. Elle relit le billet.

Pauvre garçon !... il m'apprend qu'il a reçu encore de mauvaises nouvelles depuis hier, qu'il a perdu tout espoir... Il m'appelle sa chère protectrice... Oui, il a raison de compter sur moi... je veux qu'il soit heureux. (Elle se lève.) Ah ! mais quel enfantillage !... depuis hier soir, pas un moment de calme !... Quoi ! pour un bruit de salon recueilli en passant... Tant que je ne l'aurai pas vu, je ne dois rien croire... je dois... ah ! je suis inquiète malgré tout.. Enfin, il viendra, il me l'a promis... je saurai du moins à quoi m'en tenir.

(Elle se met au piano et commence à jouer en sourdine. Dauvray est entré doucement sans être aperçu par elle.)

SCÈNE III.

DAUVRAY, MADAME DALBENNE.

DAUVRAY.

La voilà... Toujours aussi charmante, aussi digne d'être aimée !.. et pourtant, je ne dois plus songer à elle.. Je croyais avoir pris mon parti... ; mais maintenant que je la vois, tout mon courage m'abandonne !.. (Il s'est approché de madame Dalbenne qui vient de cesser de jouer.) Marie ?..

MADAME DALBENNE.

C'est vous !... vous m'avez fait peur, mon ami.

DAUVRAY.

Excusez-moi... j'ai entendu votre piano de l'entrée... je n'ai pas voulu qu'on m'annonçât, de peur de vous interrompre... j'aime tant à vous entendre... surtout cet air...

MADAME DALBENNE.

Vous le connaissez ?

DAUVRAY.

Sans doute... C'est une des plus délicieuses rêveries de Chopin, n'est-ce pas ?.. Personne au monde ne l'exécute comme vous... Vous la jouiez à la campagne, un certain soir... nous étions seuls... j'ai osé m'emparer de votre main pour vous remercier... et vous ne l'avez pas retirée...

MADAME DALBENNE.

Mais... il y a déjà deux ans de cela... et vous vous en souvenez encore ?

DAUVRAY.

Et vous, Marie, l'avez-vous donc oublié ?

MADAME DALBENNE.

Oh ! moi, c'est bien différent !.. Il y a de ces souvenirs qui ne font que traverser le cœur des hommes comme des oiseaux de passage !.. Mais dans les nôtres, ils restent toujours... même quand nous voulons leur donner la liberté... Voyons, parlons de vous, mon ami... cette pièce... c'est toujours pour ce soir ?

DAUVRAY.

Oui ; voici votre coupon, que je tenais à vous apporter moi-même.

MADAME DALBENNE.

Ah ! que c'est aimable à vous d'avoir songé à moi !

DAUVRAY.

Comment ! auriez-vous supposé ?...

MADAME DALBENNE.

On a souvent tant d'exigences ces jours-là !... vous devez être si préoccupé !...

DAUVRAY.

Je ne veux pas prendre devant vous cette vieille situation de l'auteur tremblant, éperdu, un jour de première représentation, m'écrier comme le Damis de *la Métromanie* :

« Je ne me connais plus, aux transports qui m'agitent !

» En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent ! »

On ne connaît plus guère ces émotions-là aujourd'hui au théâtre... le résultat est presque toujours prévu à l'avance... Malgré tout cela pourtant cette soirée m'inquiète, je vous l'avoue... Je ne me dissimule pas qu'à propos de cette pièce, le public va se prononcer sur mon compte en dernier ressort !.. Duhamel a beau me répéter sans cesse que le succès est certain... Je voudrais pouvoir partager son assurance.

MADAME DALBENNE.

Tout ira bien... Je crois à une réussite, non par les mêmes raisons que monsieur Duhamel; mais je connais votre talent, votre esprit...

DAUVRAY.

Que vous êtes bonne de me rassurer!.. mais hier, vous m'avez dit, je crois, que vous vouliez me parler aujourd'hui?...

MADAME DALBENNE.

Oui... je voulais vous demander un éclaircissement... mais plus tard... dans un autre moment... (Elle se lève, traverse la scène et va s'asseoir sur la causeuse.) Merci, encore une fois, d'avoir eu la pensée de venir... Adieu, Dauvray... adieu!

DAUVRAY.

Quel adieu me faites-vous là, Marie?... Pas un regard, pas un serrement de main!.. Ah! tenez, soyez franche... vous m'en voulez?

MADAME DALBENNE.

Pourquoi vous en voudrais-je?

DAUVRAY.

Je ne sais... je cherche... enfin, je vois bien que vous n'avez pas votre attitude ordinaire... Je vous en conjure, dites-moi ce que vous avez contre moi?

MADAME DALBENNE.

Eh bien! il est vrai, mon ami... Une chose me préoccupe, une chose à laquelle j'ai tort peut-être d'attacher de l'importance... J'étais hier soir chez ma cousine, madame de Châvillon... Un groupe de quelques personnes était près de moi... Votre nom a été prononcé... Savez-vous ce qu'on disait de vous?

DAUVRAY.

Non... du mal sans doute... j'ai tant d'ennemis!.. Vous savez... Il suffit que le public s'occupe un peu de vous, pour qu'on traîne partout à sa suite un essaim de petites jalousies, d'hostilités cachées... Que disait-on de moi, je vous prie?

MADAME DALBENNE.

On disait que vous alliez vous marier...

DAUVRAY, réprimant un mouvement.

Ah! on disait cela!... (Affectant de sourire.) Je m'attendais, en vérité, à quelque chose de plus grave!

MADAME DALBENNE.

On citait même le nom de votre future...

DAUVRAY.

On allait jusque-là!... Et quelle est donc, je vous prie, cette future?

MADAME DALBENNE.

Mademoiselle Chambry.

DAUVRAY.

Mademoiselle Chambry!... Pestel... les gens qui me marient à mon insu n'ont pas du moins la main malheureuse. Valentine est tout simplement un très-beau parti... Quoi!... parce qu'il existe des relations de voisinage, d'amitié même, entre monsieur Chambry et moi, on en conclut qu'il voudrait me donner sa nièce, à moi qui arriverai sans doute un jour... et même je l'espère... à une grande position!... Mais qui, en attendant, obéré, vous le savez, aux prises avec mille embarras...

MADAME DALBENNE. Elle s'est levée avec vivacité.

Écoutez-moi. . je ne cherche pas si ce mariage est possible ou non?... Y a-t-il eu jusqu'ici des pourparlers, des ouvertures, enfin quelque chose de sérieux?... Dites-moi tout... je veux tout savoir... je le veux!...

DAUVRAY, avec hésitation.

Rien, je vous assure... Tout ceci vient encore de Duhamel... Il a rêvé un mariage entre mademoiselle Chambry et moi... Il en aura parlé à d'autres personnes... Et c'est ainsi que je m'explique... Mais voyons, Marie, admettons pour un instant... ceci bien entendu n'est qu'une supposition... admettons que, poussé dans mes derniers retranchements, forcé de céder... à des nécessités... d'argent... il faut bien le dire... je songe à contracter un riche mariage qui s'offrirait à moi... Pourquoi vous le cacherais-je, dites-moi?... Pourquoi ne viendrais-je pas tout vous avouer franchement, comme à la meilleure des amies? Ne m'avez-vous pas dit vous-même bien des fois : « Avant tout, les soins de votre existence, de votre avenir... »

MADAME DALBENNE.

Oui, je vous ai dit cela et je vous le dis encore... Mon affection est de celles qui savent se dévouer, aller au besoin jusqu'aux derniers sacrifices!... Mais si ce changement dont vous me parlez survenait dans votre existence... je vous en conjure, faites que j'en sois instruite par vous et non par d'autres!... Vous me devez bien cette dernière preuve de confiance. — N'est-ce pas, Dauvray, vous ne cesserez jamais d'être avec moi loyal, sincère?... Vous me direz tout... vous me promettez que vous me direz tout?...

DAUVRAY.

Oui, Marie, oui... je vous le promets!...

MADAME DALBENNE.

Merci, mon ami, merci de ce que vous venez de me dire ; vous m'ôtez un poids cruel!... Comme je me sens maintenant soulagée, heureuse!... comme je vais vous applaudir ce soir!... Je serai plus fière que vous de votre succès... oh! oui, votre succès!... pouvez-vous en douter, avec un cœur comme le mien, que vous sentirez dans la salle, battant de loin à l'unisson avec le vôtre, faisant des vœux pour vous à chaque instant... Je serai l'influence propice, le talisman, le bon génie de votre ouvrage... Ah! mon ami, si vous saviez comme je suis heureuse!...

DAUVRAY. Il lui prend la main.

Marie! Marie... tant de bonté... de charme!... (A part.) Duhamel dira ce qu'il voudra... j'attendrai jusqu'au dernier moment. (Haut.) Adieu, Marie, adieu!...

SCÈNE IV.

MADAME DALBENNE.

Je savais bien qu'il m'aimait toujours! Me tromper!... lui!... non!... malgré toutes ses idées nouvelles, tous ses entraînements de vanité, d'ambition, c'est un cœur noble après tout, incapable d'un manque de foi!... Mademoiselle Chambry!... elle ne peut pas lui convenir... elle ne le comprendrait pas... Tandis que moi... (A Duhamel qui entre.) Ah!... c'est vous, monsieur Duhamel!...

SCÈNE V.

MADAME DALBENNE, DUHAMEL.

DUHAMEL.

Mille pardons, chère dame, j'entre sans me faire annoncer... Je ne vous dérange pas?... je croyais trouver Dauvray ici!...

MADAME DALBENNE.

Il sort à l'instant... vous auriez pu le rencontrer sur l'escalier.

DUHAMEL.

Je ne l'ai pas vu ; mais je vous vois, c'est l'essentiel... Eh bien, comment cela s'est-il passé?... à merveille, n'est-ce pas?... je vous connais, vous êtes une femme supérieure, vous, madame!... toujours au niveau des grandes situations...

MADAME DALBENNE.

Je ne vous comprends pas, monsieur Duhamel.

DUHAMEL.

Comment, Dauvray ne vous a pas dit?... Une affaire superbe que nous allons faire... un très-riche mariage pour lui !...

MADAME DALBENNE.

Un mariage ?...

DUHAMEL.

Que vous avez dû pressentir vous-même depuis longtemps... Dauvray épouse mademoiselle Chambry.

MADAME DALBENNE.

Est-ce possible ?...

DUHAMEL.

Je regarde la chose comme faite... Hier, en rentrant, monsieur Chambry est monté à notre bureau... Il m'a parlé de notre ami dans des termes tels, que je n'ai plus eu l'ombre d'un doute... je compte l'enlever entièrement ce soir sur le théâtre.

MADAME DALBENNE.

Sur le théâtre ?

DUHAMEL.

Oui, vous savez, après une première représentation un auteur est souvent aujourd'hui l'objet d'une ovation finale... Celle de Dauvray dépassera tout ce qu'on a pu voir dans ce genre-là... Toutes mes mesures sont prises... Une fois le rideau tombé, on le rappelle à grands cris... Il faut absolument qu'il reparaisse sur la scène, en cravate blanche, au milieu d'un flot de comparses... Je le fais couvrir de bouquets, de couronnes, de mouchoirs de femme... Il rentre dans la coulisse... Monsieur Chambry se trouve là... « Mon père ! mon fils !... » ces mots-là leur viennent d'eux-mêmes sur les lèvres... c'est forcé ! c'est dans la situation... Mais, comment ! Dauvray ne vous a rien dit ?... Il ne vous a pas parlé de ce mariage ?...

MADAME DALBENNE.

C'est moi qui lui en ai parlé.

DUHAMEL.

Vous ?

MADAME DALBENNE, avec émotion.

Moi-même... Je lui ai fait savoir tout à l'heure que, dans une réunion où je me trouvais hier, on avait dit qu'il devait épouser mademoiselle Chambry... Il m'a nié le fait... Il a même ajouté que dans le cas où il songerait à un mariage, j'en serais instruite la première, par lui et non par d'autres... Je suis donc étonnée que ce soit vous, monsieur, qui veniez m'annoncer...

DUHAMEL, à part.

J'étais bien sûr qu'il ne dirait rien !... Poule mouillée !... (Haut.) Moi aussi, madame, je suis très-étonné ; car, enfin, à la suite d'une conversation grave que nous avons eue ensemble ce matin, et où nous avons fait le bilan de notre situation, qui n'a rien de gai, je vous jure, il a été convenu que Dauvray vous verrait aujourd'hui même, vous parlerait de son mariage comme d'une chose très-prochaine... En doutez-vous, madame ? Je puis vous l'amener... Il vous dira...

MADAME DALBENNE.

Non... Je m'en rapporte à vous... Je vois qu'il m'a trompée !

DUHAMEL.

Non. Il n'a pas voulu vous tromper, seulement il a tergiversé, au lieu de suivre mon conseil de venir vous annoncer sans détour que ce mariage était pour nous une nécessité absolue... une question de vie ou de mort !...

MADAME DALBENNE.

Que dites-vous là ?

DUHAMEL.

Oui, madame... Il faut jouer cartes sur table avec vous... Nos affaires vont mal, très-mal !... Dauvray est pour l'instant dans les griffes de l'usurier le plus redoutable de tout Paris... Notre ami touche au Capitole en apparence... mais demain il peut être sur la roche Tarpeienne de Clichy... Ce mariage couvre tout, répare tout, c'est notre seule voie de salut... Voyez vous-même s'il est à souhaiter qu'il se fasse ?

MADAME DALBENNE, après une pause.

En effet, monsieur Duhamel, il faut que Dauvray se marie !... Mais puisque vous êtes venu me parler de ce mariage, c'est qu'apparemment vous avez cru que je pourrais y mettre obstacle... par la nature de mes sentiments pour Dauvray ?

DUHAMEL.

Pas précisément... D'abord, en principe, je ne crois guère aux sentiments... je suis là-dessus d'un scepticisme !...

MADAME DALBENNE.

Aussi n'ai-je pas à m'expliquer avec vous sur les liens qui peuvent exister entre Dauvray et moi... Sachez seulement que mon affection pour lui ne m'a jamais constitué à mes yeux aucun droit sur son existence... Dauvray est libre, entièrement libre... Ce mariage est conforme à ses intérêts, à ses vœux, je souhaite qu'il s'accomplisse... donnez-lui cette assurance de ma part.

DUHAMEL.

Ah ! madame, je reconnais bien là votre âme supérieure !...

MADAME DALBENNE.

Je ferai mieux... je vais lui écrire un billet que vous lui remettrez sur-le-champ et qui ne laissera planer aucun doute sur mes intentions... Veuillez m'attendre ici quelques instants.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

DUHAMEL.

Vivat!... vivat!... cela s'est passé à merveille!... Je craignais un ouragan... Pas du tout; un calme... une résignation!... C'est égal, j'ai bien fait de m'assurer d'elle... Je les connais, moi, ces natures de femmes intelligentes, nerveuses!... Elles peuvent devenir un danger très-réel dans un temps donné... Mais comprend-on ce Dauvray qui ne lui dit rien!... Heureusement, je suis là, moi, pour écarter les obstacles... tout ce qui peut entraver notre marche triomphale!

SCÈNE VII.

DUHAMEL, SIMON.

DUHAMEL.

Eh! c'est Simon, notre illustre caissier!... Qu'est-ce que c'est, Simon?

SIMON.

Monsieur, monsieur Dauvray m'envoie vous dire que vous aurez à sortir tout à l'heure avec monsieur Chambry, à qui il a donné rendez-vous dans le bureau.

DUMAMEL.

Très-bien! je descends dans un instant... J'ai quelque chose à finir ici!

SIMON.

Ah!... monsieur Dauvray m'a chargé aussi de vous demander si vous aviez songé, pour ce soir, à la loge de monsieur Ismaël de Gribourg?

DUHAMEL.

Si j'y ai songé!... Il aura la plus belle de la salle... loge à salon... première de face... Celle qu'on ne destine qu'aux plus grands per sonnages... ou aux créanciers!...

SIMON.

Et moi, monsieur Duhamel?

DUHAMEL.

Comment, et vous ?

SIMON, avec chaleur.

Je tiens à être là, moi !... j'aime tant le théâtre, la littérature !... C'est pour cela que je me suis mis caissier... Depuis que je suis au service de ces messieurs, j'ai vu passer devant moi tant de grandes idées... et, sans reproche... si peu de capitaux !... Je voulais même demander, à ce propos, à monsieur Duhamel, s'il croyait que le jour de l'émargement dût venir bientôt ?... mes appointements ?...

DUHAMEL.

Je vous les double, vos appointements ?...

SIMON.

Monsieur !...

DUHAMEL.

Le mois prochain... quand nous serons millionnaires !

SIMON.

Ah ! monsieur... j'attendrai !...

DUHAMEL.

Qu'est-ce qu'il vous faut ?... une place pour ce soir.

SIMON.

Oui, monsieur... pour moi et quelques amis.

DUHAMEL.

Voici des parterres... mais, Simon, j'espère que vous vous conduirez bien !... Vous n'allez pas rester sur vos banquettes, impassibles, pétrifiés, comme des spectateurs qui auraient payé leurs places ?...

SIMON.

Monsieur, pour qui nous prenez-vous ?... Une pièce de la maison, éclos dans nos bureaux !... Nous nous tordrons, monsieur, nous crierons, nous trépignerons à chaque instant... nous serons beaux comme l'antique... plus beaux que les Romains eux-mêmes !

DUHAMEL.

Très-bien ! très-bien !... Dites à Dauvray que je suis près de lui dans une minute.

SIMON, en revenant sur ses pas.

Remarquez bien ce soir, après la pièce, le formidable *Tous ! tous !* que je lancerai !... Je veux faire crouler la salle... comme la ville de Jéricho... Vous verrez, monsieur Duhamel, si je suis au besoin une bonne et fidèle trompette ?...

SCÈNE VIII.

DUHAMEL, puis LA FEMME DE CHAMBRE et HERVIER.

DUHAMEL.

Il y a de l'étoffe dans ce garçon-là!... Il comprend la publicité... Je crois que nous en ferons quelque chose...

LA FEMME DE CHAMBRE, à Hervier qui entre derrière elle.

Par ici, monsieur, par ici... (Elle regarde dans la pièce.) Tiens... madame était là tout à l'heure?...

DUHAMEL.

Elle est dans la pièce à côté... pour un moment...

HERVIER.

Je puis attendre ici?...

LA FEMME DE CHAMBRE, lui donnant une chaise.

Certainement... Si monsieur veut s'asseoir?...

HERVIER.

Merci.

SCÈNE IX.

DUHAMEL, HERVIER.

DUHAMEL.

Eh ! mais, c'est, je crois, monsieur Louis Hervier... un collègue... un de nos jeunes publicistes les plus distingués?... Je ne me trompe pas?...

HERVIER.

Non, monsieur, c'est bien moi.

DUHAMEL.

Que j'ai aperçu quelquefois dans nos bureaux... que Dauvray connaît, je crois, d'ancienne date?...

HERVIER.

J'ai connu Dauvray... autrefois...

DUHAMEL.

Monsieur Hervier, vous êtes un homme de valeur !... (A part.) Une réclame de circonstance... au pied levé... ça ne peut jamais nuire... (Haut.) Un de ces talents consciencieux, solides, qu'on ne saurait trop soutenir !...

HERVIER.

Vous êtes bien bon, monsieur!...

DUHAMEL.

Ah! mais, à propos... j'ai aperçu dernièrement sur nos tablettes un manuscrit de vous... un travail fort distingué, fort recommandable!

HERVIER.

Vous l'avez lu?

DUHAMEL.

Non, monsieur... (Avec exaltation.) Mais qu'est-ce donc, si je l'avais lu!... J'espère que cela paraîtra bientôt!...

HERVIER.

Jamais... j'ai retiré ce travail...

DUHAMEL.

Ah! tant pis!... vous vous serez découragé... c'est un tort!... Dans la publicité, il faut de la patience, beaucoup de patience!... vous tenez donc à vous lancer tout à fait?... Vous venez chez madame Dalbenne, femme de beaucoup d'esprit, d'influence, qu'il est bon d'avoir pour soi quand on écrit!...

HERVIER.

Ce n'est pas le motif que vous supposez, monsieur, qui m'attire chez madame Dalbenne... Elle a connu ma famille... Elle veut bien me considérer comme un ami.

DUHAMEL.

Je vous félicite!... c'est un titre qu'elle n'accorde pas à tout le monde!... moi qui la vois souvent, je ne suis pas bien sûr d'être parfaitement dans ses bonnes grâces... La voici...

SCÈNE X.

HERVIER, DUHAMEL, MADAME DALBENNE.

MADAME DALBENNE.

(Elle est sortie rapidement de la gauche et s'adresse à Hervier, qui est au second plan.)

C'est vous, mon ami... un moment, je vous prie... (Bas à Duhamel.) Voici ce que j'écris à Dauvray... vous pouvez lire...

(Elle lui donne un papier.)

DUHAMEL, lisant à demi-voix.

« J'apprends à l'instant que le mariage dont je vous ai parlé »
 » tout à l'heure est sur le point de se conclure... vous avez man-
 » qué de confiance en moi, je vous pardonne... seulement vous
 » ne m'avez pas comprise... Mariez-vous, Dauvray, mariez-vous...
 » soyez heureux surtout... croyez que ce sera toujours mon vœu
 » le plus cher. »

MADAME DALBENNE.

Cela suffit, j'espère, pour empêcher toute équivoque?...

DUHAMEL.

Ah ! madame, c'est sublime de résignation, d'héroïsme !...

MADAME DALBENNE.

Brisons là, je vous prie... qu'il ne soit plus question de rien !
(A Hervier.) Pardon, mon ami, je vous fais attendre...

HERVIER.

De grâce... ne songez pas à moi !...

MADAME DALBENNE.

Monsieur Duhamel, n'oubliez pas qu'on se met à table à six heures.

DUHAMEL.

A six heures, madame, j'y serai... (A part.) Toujours aussi gracieuse, aussi aimable... malgré ce qui vient de se passer... Plus forte encore que je ne pensais !... (Haut.) Madame... Au revoir, cher confrère.

SCÈNE XI.

MADAME DALBENNE, HERVIER.

MADAME DALBENNE. Elle s'assied près du piano.

Voyons, mon ami, qu'y a-t-il de nouveau?... que veut dire ce billet que vous m'avez écrit ce matin ? Asseyez-vous...

HERVIER.

Mille pardons, madame, de venir encore vous importuner ; mais hier vous avez été si bonne pour moi !... vous m'avez dit d'espérer encore !... Eh bien ! je viens vous dire aujourd'hui que tout est perdu... C'est un dernier adieu que je viens vous faire.

MADAME DALBENNE.

Que me dites-vous là ?

HERVIER.

Je vous ai parlé de cette affection...

MADAME DALBENNE.

De celle que vous aimez et dont il a fallu vous séparer?...

HERVIER.

Elle m'avait promis de m'écrire si sa situation changeait... de me prévenir...

MADAME DALBENNE, sérieusement.

Et elle vous a tenu parole... Elle ne vous a pas trompé !...

HERVIER.

Oh ! non, madame !... C'est un cœur sûr en fait d'attachement... incapable d'un manque de foi !... Hier, en rentrant, j'ai trouvé une lettre pleine de désolation, dans laquelle elle m'annonce qu'on veut la marier... Elle me nomme même celui qu'on lui destine..

MADAME DALBENNE.

Son nom... le nom de celle que vous aimez ?...

HERVIER.

A vous seule, madame, je puis le dire... Elle se nomme Valentine Chambry...

MADAME DALBENNE.

Valentine Chambry !...

HERVIER.

Elle dépend d'un oncle à qui elle doit tout... Celui qu'on lui destine, c'est Dauvray... Je comprends qu'on ait songé à lui !... Il a tout ce qu'il faut pour séduire un homme du caractère de monsieur Chambry !... Il a pour lui le prestige du talent, de la célébrité ; tandis que moi...

MADAME DALBENNE.

Dites-moi, ce n'est pas à Paris que vous avez connu Valentine ?...

HERVIER.

Non, madame, c'est à Dijon... J'ai habité cette ville pendant un certain temps, comme journaliste de province... J'avais été recommandé à monsieur Chambry, qui me reçut d'abord à bras ouverts... Il n'avait pas alors cette fortune qui lui est survenue depuis... Un incident, puéril en apparence, mais qui devait avoir pour moi des conséquences bien tristes, vint briser nos relations... Je rédigeais un recueil périodique publié à Dijon même... J'y écrivais, comme j'ai fait toujours, suivant ma conscience, rien que dans l'intérêt de la vérité... je n'ai jamais compris qu'on pût écrire autrement... J'eus à rendre compte d'un livre publié sans nom d'auteur et qui me parut, je l'avoue, mériter de grandes critiques... Je fis un article juste à mon point de vue, mais rigoureux, excessif peut-être... Jugez de mon désespoir quand je sus que l'auteur de ce livre n'était autre que monsieur Chambry lui-même, qui avait gardé l'anonyme à cause de sa position au barreau de Dijon.

MADAME DALBENNE.

Malheureux !... lui qui a la fibre littéraire si chatouilleuse !...

HERVIER.

Je l'ai appris, hélas ! à mes dépens !... Je sus bientôt que mon article l'avait rendu furieux contre moi !... Il ne voulait plus me voir... Je n'ai pas même pu dire adieu à sa nièce... Je résolus de revenir à Paris, d'y travailler de mon mieux, de tâcher de m'y faire un nom.

MADAME DALBENNE.

Très-bien pensé !... En faisant parler de vous, en publiant des ouvrages qui fussent remarqués, c'était le moyen de vous approcher de monsieur Chambry.

HERVIER.

Oui... le gendre qu'il a choisi est conforme à mon idéal !... mon rêve va s'accomplir... au profit d'un autre !... Et je me retrouve seul, plus désespéré que jamais !...

MADAME DALBENNE.

Mon cher Hervier, je sais trop bien ce que sont les peines de cœur pour vouloir vous consoler par des mots... mais ce que vous venez de me dire me prescrit un devoir... oui, un devoir que moi seule puis remplir : une jeune fille qui n'a auprès d'elle ni mère, ni sœur, personne à qui se confier, est souvent bien à plaindre... Je veux voir Valentine... l'interroger.

HERVIER.

L'interroger ?... vous la connaissez donc ?

MADAME DALBENNE.

Certainement... monsieur Chambry est en relation avec moi depuis longtemps. Il est mon voisin, Valentine est mon amie.

HERVIER.

Votre amie... Oh ! n'est-ce pas, madame, qu'elle mérite d'être aimée ?... Dans mon chagrin, j'ai fait souvent un vœu... la revoir une dernière fois !...

MADAME DALBENNE.

Mais si vous m'aviez moins négligée... votre vœu aurait pu se réaliser sans peine ; vous auriez pu vous rencontrer ici... avec Valentine !...

HERVIER.

Ici... chez vous !

MADAME DALBENNE.

Elle vient me voir à peu près tous les jours.

HERVIER.

Est-il possible ?...

MADAME DALBENNE.

Je l'attends... voici son heure.

(Valentine paraît à la porte du fond que vient d'ouvrir la femme de chambre.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, VALENTINE.

MADAME DALBENNE.

Soyez la bienvenue, chère enfant...

VALENTINE.

Je ne vous dérange pas, madame ? Permettez-moi d'attendre mon oncle ici.

MADAME DALBENNE.

Volontiers... Vous voici d'ailleurs en pays de connaissance...

(Elle désigne Hervier.)

VALENTINE, à Hervier.

C'est vous!...

HERVIER.

Tout est fini pour nous... Nous n'avons plus rien à espérer!...

VALENTINE.

Louis, si les choses en sont là, n'y a-t-il pas un peu de votre faute?...

HERVIER.

De ma faute... à moi?...

VALENTINE.

Vous saviez que nous étions à Paris, pourquoi nous fuir de parti pris?.. A Dijon, vous étiez toujours en polémique avec mon oncle... Enfin... ce fatal article?...

HERVIER.

Ah ! mademoiselle, me rappeler un fait que j'ai tant déploré!...

MADAME DALBENNE, se plaçant entre eux.

Permettez... car je vois bien que depuis notre immortel Molière, les amants sont toujours les mêmes... toujours prêts, dans les moments de crise, à perdre leur temps en récriminations. Vous avez confiance en moi tous les deux ?

HERVIER et VALENTINE.

Sans doute.

MADAME DALBENNE.

Laissez-moi faire... Tout n'est peut-être pas désespéré... on peut lutter au moins.

VALENTINE.

Vous croyez?

MADAME DALBENNE.

Oh ! mais pour cela, il faut bien nous entendre... et d'abord, vous, Hervier, vous devez... (ce que vous auriez dû faire déjà depuis longtemps), vous présenter franchement devant monsieur Chambry.

HERVIER.

Madame, y songez-vous ?

VALENTINE.

Chaque fois que j'ai prononcé son nom devant mon oncle, si vous saviez comme il m'a reçu !...

MADAME DALBENNE.

Il faut le revoir, c'est notre point de départ... Tenez, nous avons une excellente occasion... On dîne ici aujourd'hui... restez... si les choses s'arrangent, comme je l'espère, vous dînez avec monsieur Chambry...

HERVIER.

Ah ! je crains que vous ne le connaissiez pas bien !...

(Ou entend du bruit au dehors.)

VALENTINE, elle remonte vers la porte.

La voix de mon oncle !... Il monte avec ces deux messieurs.

MADAME DALBENNE,

C'est lui !... tant mieux !... (A Hervier.) Vous surtout, du sang-froid, du calme devant lui !... Je vous présenterai tout à l'heure...

(Hervier se retire dans le fond à droite.)

SCÈNE XIII.

CHAMBRY, DAUVRAY, DUHAMEL, HERVIER,
MADAME DALBENNE, VALENTINE.

CHAMBRY.

Nous devons trouver ma nièce ici. (A Valentine.) La voilà... Embrasse-moi, chère enfant ! (A madame Dalbenne.) Madame...

MADAME DALBENNE.

Monsieur Chambry... (A Dauvray et à Duhamel.) Messieurs...

DAUVRAY, bas à madame Dalbenne, en lui prenant la main.

Duhamel m'a remis votre billet tout à l'heure... Marie... comme vous devez m'en vouloir.

MADAME DALBENNE, bas.

Non !... je ne vous en veux point... Ne parlons jamais de cela, au nom du ciel ! (A Chambry.) Vous venez de faire votre promenade ordinaire, monsieur Chambry ?

CHAMBRY.

Oui, en compagnie de ces deux messieurs, qui ne me laissent pas un seul moment de repos!... Ah! à propos, madame Dalbenne... En revenant, nous sommes passés devant le péristyle du théâtre où l'on joue la pièce de ce soir... Je vous dirai que la chose s'annonce bien!...

MADAME DALBENNE.

Vous avez eu des nouvelles?

CHAMBRY.

Nous sommes tombés dans un groupe de gens qui avaient assisté à la répétition générale... Ils étaient tous dans un enivrement!... Que sera-ce donc après la représentation!

DUHAMEL, à part.

Un détachement de nos quinze cents amis de ce soir que j'avais posté là exprès... les vedettes de l'enthousiasme...

MADAME DALBENNE.

Mon cher monsieur Chambry, j'aurais une grâce à vous demander?

CHAMBRY.

Une grâce à moi, chère dame?... dites un ordre... De quoi s'agit-il?

MADAME DALBENNE.

Je voudrais vous présenter un ami à moi... un homme de mérite... Vous les aimez, monsieur Chambry?...

CHAMBRY.

Assurément... D'ailleurs, un de vos amis... Son nom, je vous prie?

MADAME DALBENNE.

Vous le connaissez déjà. Il se nomme Hervier.

CHAMBRY.

Hervier!... Est-ce que ce serait par hasard ce Louis Hervier qui écrit... qui a habité Dijon?

MADAME DALBENNE.

Lui-même... Avancez, mon ami... (Elle fait un signe à Hervier.) Il vous craint un peu, monsieur Chambry; mais vous êtes bon, indulgent!...

HERVIER, s'avançant vers Chambry.

Monsieur Chambry, permettez-moi de vous dire combien je suis heureux de me retrouver près de vous!...

CHAMBRY, en lui tournant le dos brusquement.

Monsieur, je vous salue bien!...

HERVIER.

Vous m'en voulez toujours, monsieur Chambry?... j'ai eu, je le sais, un tort grave envers vous... Dieu sait si j'ai regretté ce malheureux compte rendu !...

CHAMBRY.

Oui... vous l'avez regretté... quand le mal a été fait !... Attaquer mon meilleur livre !... Dire que l'auteur n'avait ni style, ni science, ni logique !...

HERVIER.

Je n'ai pas dit cela !...

CHAMBRY.

Vous l'avez dit... je sais votre article par cœur... Voulez-vous que je vous le récite ?

HERVIER.

Non, je vous en conjure?... Je ne cherche pas à m'excuser... mais songez que je débutais alors... j'étais jeune, sans expérience !... Si j'avais à écrire aujourd'hui sur un de vos ouvrages...

CHAMBRY.

Oui... vous me flattez, n'est-ce pas ?...

HERVIER.

Je ne dis pas cela !...

CHAMBRY, en se montant par degrés.

Grand merci, monsieur... si je me plains d'une critique passionnée... amère, ce n'est pas une raison pour que je recherche les éloges de complaisance... Ce que je veux, avant tout, c'est la vérité, c'est la justice, et je dis que vous en avez manqué à mon égard. Ah ! tenez, ce qui m'a fait le plus de mal, ce n'est pas encore tant les termes de l'article même que l'esprit qui la dicté !... C'est ce vice radical... le pire de tous chez l'homme qui tient une plume... le dénigrement de parti pris.

HERVIER.

Monsieur !...

CHAMBRY.

L'envie de tout nier... à son profit, bien entendu, pour se faire un marchepied des choses que l'on rabaisse.

HERVIER, avec force.

Monsieur, je n'ai jamais rien écrit dans des vues d'intérêt personnel... J'ai pu me tromper, m'égarer dans mes jugements ; mais du moins... je ne l'ai fait que dans ma conscience !...

CHAMBRY.

Eh oui !... je le sais.

VALENTINE, bas à Hervier.

Ne l'irritez pas davantage !...

CHAMBRY.

C'est chez vous une question de tempérament, et c'est ce que je déplore !... Il y a ainsi, dans le monde des lettres, certaines natures envieuses, acariâtres, qui n'aiment rien, n'acceptent rien ; qui ne savent jamais s'émouvoir, jamais pleurer de bonheur, d'enthousiasme devant un succès, un chef-d'œuvre ! Ces natures-là, je les plains et je les évite !... Parlez-moi, au contraire, de ces âmes ouvertes, sympathiques, qui ne cherchent que l'occasion de louer, parce qu'elles savent que c'est le vrai moyen de faire éclore les grandes et bonnes choses... Voilà mes hommes... voilà les cœurs que je recherche !... Il y en a encore dans ce monde, Dieu merci !...

(Il tend la main à Dauvray et à Duhamel.)

DAUVRAY.

Cher monsieur Chambry !

DUHAMEL.

Oh ! oui, nous louons, nous... nous louons beaucoup !... (A part.) Afin qu'on nous le rende !...

HERVIER.

Monsieur Chambry, je pensais, je l'avoue, que le temps aurait changé, peut-être, vos dispositions à mon égard... Plus tard, j'espère, vous me jugerez avec moins de rigueur... En attendant, laissez-moi vous dire que rien ne peut altérer en moi le souvenir des bontés que vous m'avez autrefois témoignées.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, moins HERVIER.

DAUVRAY, bas à Duhamel.

Valentine lui a serré la main... as-tu remarqué ?

DUHAMEL.

Parfaitement !... Elle l'aime... Ce n'est qu'un détail.

MADAME DALBENNE.

Ah ! monsieur Chambry, permettez-moi de vous le dire, vous avez été cruel, tout à l'heure, envers mon protégé.

CHAMBRY.

Vous trouvez ?

MADAME DALBENNE.

Il est parti désespéré !...

CHAMBRY.

Que voulez-vous? on se laisse entraîner quelquefois plus loin qu'on ne voudrait... Du reste, ce jeune homme avait, je vous assure, besoin d'une leçon... Il a, dans le caractère comme dans le style, quelque chose d'orgueilleux, d'âpre, qu'il est bon de réprimer un peu...

VALENTINE.

Mais, mon oncle...

MADAME DALBENNE.

A côté de cela il a de bonnes qualités!...

CHAMBRY, vivement.

Oui, c'est un brave garçon... franc, loyal dans sa conduite!... (Après une pause.) D'ailleurs, je vous dirai, entre nous, que si l'article qu'il m'a consacré était choquant dans la forme, dans le fond il n'était pas tout à fait injuste.

MADAME DALBENNE.

Il y avait du vrai dans son article?

CHAMBRY.

Du très-vrai!... Et la preuve, c'est qu'à la seconde édition de mon livre... car j'ai eu une seconde édition, madame, très-authentique, j'ai profité de ses observations... Je le maudissais encore de loin, j'étais furieux quand je me rappelais ses critiques... Mais en même temps je le remerciais, je le bénissais malgré moi... en corrigeant mes épreuves... Au surplus... si jamais je le retrouve sur ma route, ce jeune farouche, ce fier Sicambre de la plume, je n'hésiterai pas à lui déclarer que, s'il a eu de grands torts envers moi, j'ai eu tort, moi, de m'emporter comme je l'ai fait aujourd'hui.

VALENTINE.

Je vous retrouve, mon bon oncle, vous voilà dans votre naturel ordinaire.

MADAME DALBENNE.

Oui, monsieur Chambry, vous le reverrez, ce brave Hervier... Vous reconnaîtrez qu'il est, au fond, plus traitable qu'il n'en a l'air... Vous finirez par vous entendre avec lui...

DAUVRAY, bas à Duhamel.

Comment! madame Dalbenne qui le soutient maintenant... qui a l'air de plaider sa cause!...

DUHAMEL, bas.

Quand cela serait!... Que nous importe?

LA FEMME DE CHAMBRE, annonçant.

Madame est servie.

CHAMBRY.

Bonne nouvelle!... Je tiens à être au théâtre avant le lever du

rideau, pour voir les illustrations de la salle... Il y en aura, n'est-ce pas, monsieur Duhamel ?

DUHAMÉL.

Comment donc ! monsieur Chambry... mais il n'y aura que cela...

MADAME DALBENNE.

A table ! (A Duhamel et à Dauvray qui restent en scène.) Venez-vous, messieurs ?

• DAUVRAY, à Duhamel.

Si Valentine aimait vraiment cet Hervier ?

DUHAMÉL.

Allons donc ! Hervier... un fruit sec de la publicité !... un homme qui entend la réclame... à rebours !... Mais toi, ce soir, sur le théâtre, songe bien à ton attitude... dès que tu verras monsieur Chambry, de l'élan, de l'émotion, des larmes... si c'est possible... Je me charge du reste.

(Il remonte la scène en tenant Dauvray sous le bras.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Le même décor qu'au premier acte. — Dauvray est devant son bureau, dans l'attitude d'un homme assoupi. — Il a devant lui deux bougies allumées.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAUVRAY, SIMON.

SIMON, entrant brusquement.

Monsieur, je viens vous dire qu'il est venu tout à l'heure... (Il aperçoit Dauvray). Tiens !... on dirait qu'il ne s'est pas couché... Hier, j'ai à peine eu le temps de l'apercevoir... Je n'ai pas pu lui

dire ce que je pensais de la pièce... Nous avons eu un peu d'orage vers la fin... Monsieur Duhamel, qui prétendait qu'on avait entièrement supprimé les sifflets... depuis la dernière révolution... Il paraît qu'il s'en est conservé un dernier échantillon exprès pour nous... Après cela, ce n'était qu'une minorité infime... Et puis, monsieur Duhamel répond de tout... Il paraît plein de confiance, de sérénité!... C'est un homme si fort, que monsieur Duhamel!... (Il regarde la pendule.) Midi!... Il faut cependant que je me décide à le réveiller... (Il se penche sur lui.) Monsieur!...

DAUVRAY, s'éveillant.

Qu'est-ce que c'est!...

SIMON.

Il est midi... Monsieur ne s'est pas couché?...

DAUVRAY. Il se lève en se rajustant.

Je me suis jeté sur mon lit... Impossible de dormir... Je me suis mis à ma table... j'ai travaillé...

SIMON, d'un ton capable.

Monsieur, je dois vous dire d'abord que j'ai vu la pièce en question avant-hier... J'ai été satisfait!...

DAUVRAY.

Je suis vraiment flatté, monsieur Simon!...

SIMON.

Oh! je conçois... le suffrage d'un simple caissier, d'un homme d'argent..., c'est-à-dire, quand je dis homme d'argent... c'est une manière de parler... Du reste, monsieur, j'ai à vous annoncer que notre revue est décidément dans une très-bonne passe!...

DAUVRAY.

En vérité?

SIMON.

Nous prenons, monsieur, nous prenons... Je crois que dans cinq ou six ans d'ici, nous pourrions espérer faire nos frais... J'ai vendu hier vingt-cinq exemplaires du dernier numéro...

DAUVRAY.

Diable!... D'où vient donc ce surcroît de vente?...

SIMON.

C'est pour un article dont on dit beaucoup de bien... sur... sur... le régime... le régime...

DAUVRAY.

Municipal... Qui vous a dit que ce fût pour cet article?

SIMON.

Toutes les personnes qui ont acheté le numéro... Il paraît que

c'est très-bien, très-fort!... C'est singulier! j'avais vu l'auteur ici avant-hier, dans le bureau... je l'avais pris pour un bourgeois.

DAUVRAY.

Il n'est venu personne me demander?

SIMON.

Il est venu monsieur Ismaël de Gribourg.

DAUVRAY, avec vivacité.

Vous lui avez dit que je n'y étais pas!...

SIMON.

Oui, monsieur; mais il voulait entrer à toute force... Il doit repasser dans la journée.

DAUVRAY.

Dites-lui qu'il me laisse en repos, que je lui écrirai dès que je serai en mesure... Les journaux d'aujourd'hui?...

SIMON.

Monsieur Duhamel les a tous emportés ce matin, monsieur, je n'ai pas même pu en lire un seul, ce qui fait que j'éprouve un vide!... ah!...

DAUVRAY.

C'est bien, laissez-moi!...

SIMON.

Oui, monsieur...

SCÈNE II.

DAUVRAY.

Ismaël!... il devait apparaître ici infailliblement, comme ces oiseaux de mauvais augure qui arrivent toujours aux jours néfastes!... Que s'est-il passé depuis avant-hier?... Quel trouble!... Moi qui me croyais supérieur à toutes les émotions de la vie!... Tout cela pour une malheureuse pièce de théâtre qui n'avait d'autre but que de faire circuler mon nom quelque temps dans la foule!... Je n'ai plus été le même, quand je me suis trouvé dans cette atmosphère de première représentation qui vous monte au cerveau comme une fièvre... En face de ce public prêt à juger non pas la pièce seulement, mais l'homme aussi à travers la pièce!... Vos ennemis!... oh! soyez bien sûr qu'ils sont tous là, tous à leur poste, armés jusqu'aux dents de dénigrement, de sarcasmes!... Vos amis!... est-ce qu'on a des amis les jours de première représentation?... Des indifférents tout au plus, des êtres immobiles et glacés dans leurs stalles, qui craindraient de se compromettre en ayant l'air d'applaudir!... Ah! lorsqu'à la chute du rideau j'ai entendu partir ces maudits sifflets... le cœur m'a manqué... j'ai failli pleurer comme un enfant!... Allons, ne pensons

- plus à cela !... c'est une affaire conclue maintenant et qui ne doit plus me préoccuper.

SCÈNE III.

MADAME DALBENNE, DAUVRAY.

DAUVRAY, il a couru à la rencontre de madame Dalbenne.

Eh quoi ! vous, Marie ?...

MADAME DALBENNE.

Vous êtes surpris de me voir, n'est-ce pas, Dauvray ?...

DAUVRAY.

Si j'osais vous dire que non !... Je ne puis me faire encore à l'idée de ne plus vous voir... malgré ce qui s'est passé... malgré les termes de votre billet si bref, si rigoureux !

MADAME DALBENNE.

Comment !... allez-vous me faire des reproches ?

DAUVRAY.

Non !... j'en mérite trop moi-même !... Si je pouvais vous dire...

MADAME DALBENNE.

Ne me dites rien... Restons amis, Dauvray... sauvons du moins ce titre-là de notre passé, c'est tout ce que je désire pour ma part... J'espérais vous voir hier chez monsieur Chambry.... Je voulais d'abord vous parler... de la pièce que nous avons vue...

DAUVRAY.

Ah ! oui, cette pièce !... N'est-ce pas que vous avez regretté l'emploi de votre soirée ?...

MADAME DALBENNE.

Par exemple !... qui peut vous faire croire ?...

DAUVRAY.

Votre esprit, toujours si clairvoyant, si juste !...

MADAME DALBENNE.

Tenez, vous êtes comme tous les auteurs... Vous vous mettez bien bas afin qu'on vous relève... vous seriez désespéré que l'on vous prît au mot !... Je ne dis pas que la pièce m'ait pleinement satisfaite... non... mais j'ai retrouvé dans plus d'un passage votre esprit, vos qualités... Au surplus, c'était un ballon d'essai, m'avez-vous dit, un moyen d'attirer sur vous l'attention d'un certain public ?...

DAUVRAY, vivement.

Oui... cela a été mon but... je n'en ai pas eu d'autre !... Au surplus, la pièce est lancée... elle deviendra ce qu'elle pourra... je ne veux plus même y songer...

MADAME DALBENNE.

Soit !... J'ai d'ailleurs à vous parler d'une chose qui vous intéresse, vous . et une autre personne... Vous voulez épouser mademoiselle Chambry ?...

DAUVRAY.

Vous savez pour quels motifs ?... ..

MADAME DALBENNE.

Dauvray... vous ne pouvez pas songer à ce mariage...

DAUVRAY.

Que dites-vous !...

MADAME DALBENNE.

Ce n'est pas la femme intéressée qui vous parle ici, croyez-le !... Vous ne voudriez certes pas faire le malheur de celle que vous épouseriez !... Sachez donc que Valentine aime quelqu'un...

DAUVRAY, avec détachement.

Ah !... Eh bien ! mais quelle est la jeune fille qui n'a pas aimé quelqu'un... qui n'a pas eu son petit roman de pension ou de province, qu'elle berce dans sa tête pendant un temps et qui s'envoie de lui-même le jour de la signature du contrat ?...

MADAME DALBENNE.

Non... l'amour que m'a confié mademoiselle Chambry est des plus sérieux !... C'est pour elle toute l'existence !... Hier encore, elle me parlait de celui dont il faut qu'elle se sépare... elle était dans le désespoir !...

DAUVRAY.

Et quel est donc l'heureux mortel qui a pris sur elle de tels droits ?...

MADAME DALBENNE.

C'est Louis Hervier...

DAUVRAY.

Hervier... En effet, j'ai surpris entre Valentine et lui certains signes de connivence... Je ne m'en suis pas même inquiété !... Hervier... mon concurrent... mon rival... Eh bien ! soit, nous lutterons !...

MADAME DALBENNE.

Non... la lutte est impossible entre vous !... Valentine ne résistera pas aux vœux de son oncle !... mais, songez-y bien, c'est une de ces natures impressionnables qui savent se résigner... Mais

qui souvent aussi meurent... quand leurs penchants sont contrariés!...

DAUVRAY.

Mon Dieu, Marie!... sur quelle page de Paméla ou de Clarisse Harlowe avez-vous donc marché aujourd'hui?... Il y a des siècles que les jeunes filles ne meurent plus d'amour!... Elles vivent aujourd'hui... Elles se marient... l'inclination vient ensuite... ce ne sont même pas toujours les plus mauvais mariages!...

MADAME DALBENNE, vivement.

Que dites-vous là?... Mais je vous ai entendu vingt fois soutenir la thèse contraire... dire que le cœur était tout dans un mariage!... Et aujourd'hui... parce qu'il s'agit de vous!... Ah! mais rentrez en vous-même, Dauvray, rentrez en vous-même! Vos principes, vos propres sentiments, où sont-ils donc?

DAUVRAY. Il traverse la scène rapidement.

Laissez-moi me conduire à mon gré dans tout cela, je vous en supplie!... Quand j'irais récriminer contre moi-même, à quoi bon?... On vous l'a dit... il faut que je me marie, et richement!... c'est le seul moyen d'échapper enfin à ces lutttes constantes dont je suis las, où j'use depuis trop longtemps mon intelligence, mon activité, ma jeunesse... Je fais comme tant d'autres, c'est vrai... je me marie sans amour... Celle que j'épouserai a même une ancienne passion dans le cœur... Eh bien! je lutterai contre cette passion, j'en viendrai à bout, je l'espère!...

MADAME DALBENNE.

Ainsi, vous persistez dans ce projet de mariage?

DAUVRAY.

Mon Dieu, oui... Il le faut!

MADAME DALBENNE.

C'est votre dernier mot?

DAUVRAY, avec hésitation.

C'est mon dernier mot.

MADAME DALBENNE.

C'est bien!... agissez comme vous l'entendrez! (A part.) Plus de cœur... mon Dieu!... plus de cœur!... Et dire que je l'ai tant aimé!...

SCÈNE IV.

MADAME DALBENNE, DAUVRAY, CHAMBRY.

CHAMBRY.

Enfin, on vous trouve, mon cher Dauvray! (Il salue madame Dalbenne.)

Madame, mes tendres compliments... (A Dauvray.) Je suis monté hier trois fois pour vous voir...

DAUVRAY.

Désolé, cher monsieur Chambry, que vous ayez pris cette peine... J'étais sorti dès le matin... je ne suis rentré que le soir fort tard...

CHAMBRY.

Je conçois... un lendemain de première représentation, c'est comme un lendemain de bataille... Eh bien ! mon cher ami, je l'ai vue cette pièce... bien entendue d'un bout à l'autre... hein !... qu'est-ce que vous en dites ?

DAUVRAY.

Ce que j'en dis ?

CHAMBRY.

Oui.

DAUVRAY.

Mais... je ne sais trop que vous répondre...

CHAMBRY.

Voyons, Dauvray, vous êtes un homme de talent, de valeur... Faut-il vous dire la vérité... mais là... sans déguisement ?

DAUVRAY.

Certainement, monsieur Chambry... je le désire...

CHAMBRY. Il se retourne pour voir si on ne l'écoute pas.

Eh bien ! tenez... appelons la chose par son nom... c'est une chute !... Est-ce que ce n'est pas votre avis ?

DAUVRAY.

Mais... pas précisément...

CHAMBRY.

Quand nous irons chercher des détours, des périphrases... c'est une chute... Je doute même que la pièce puisse jamais se relever... Qu'en pense madame Dalbenne ?...

MADAME DALBENNE.

Je pense, monsieur Chambry, que vous êtes bien rigoureux... Il y a dans cet ouvrage des parties remarquables, de l'esprit, la marque d'un vrai talent...

CHAMBRY.

Je ne dis pas... quelques détails brillants ne constituent pas une pièce de théâtre... J'ai bien observé l'attitude des spectateurs... Franchement, mon cher, on bâillait... mais on bâillait authentiquement ?...

MADAME DALBENNE.

On a applaudi cependant à plusieurs reprises ?...

CHAMBRY.

Ah ! chère dame, j'arrive un peu de ma province, c'est vrai... mais je n'en suis pas encore à être dupe de ces bravos périodiques qui retentissent au milieu des pièces comme les canons et les cloches les jours de grandes fêtes... Tenez, Dauvray, l'ouvrage n'est pas digne de vous... Eh ! non... Un vieux canevas... de vieux caractères... de vieux bons mots... Et le style... ah ! mon ami ! comment avez-vous pu adopter ce faux esprit, cet affreux jargon brillanté, entortillé, qui ferait trouver simple et naturel même le sonnet du *Misanthrope* ?... Vous voyez, chère dame, que je ne lui ménage pas la vérité.

MADAME DALBENNE.

En effet, monsieur Chambry, vous êtes en veine de franchise !

CHAMBRY.

Consolez-vous, cher ami... vous êtes tombé, cela vous distingue du commun des martyrs ! Tout réussit aujourd'hui... Dieu sait comment !... Tous les jours, je lis ou je vois jouer des choses affreuses, détestables ; je les crois mortes bien et dûment enterrées... Eh bien, je lis partout qu'elles sont sublimes, magnifiques... cela m'indigne !... Je me demande si c'est que mon esprit a la berlue !... En voyant votre pièce, je me suis dit : Enfin, voilà une bonne et vraie chute... bien caractérisée, sans circonstances atténuantes et que l'auteur acceptera, j'en suis sûr !... Que vous dirais-je ? lorsqu'à la fin j'ai entendu siffler... Vous savez qu'on a sifflé ?...

DAUVRAY.

Hélas ! oui, je le sais...

CHAMBRY.

Cela m'a fait de la peine, d'abord à cause de vous, mais ensuite, cela m'a rappelé ma jeunesse... l'époque où nous constituions de ces parterres agités, vivaces, qui tuaient parfois les auteurs et les pièces... c'est vrai... mais aussi, quand il y avait lieu, comme nous les faisons vivre !... On siffle, me suis-je dit, il y a donc encore dans ce monde de la passion vraie, de la bonne foi, de la jeunesse !... On vous siffle aujourd'hui, demain on vous applaudira à outrance !...

MADAME DALBENNE.

Vous allez bien vite, monsieur Chambry !... Combien de pièces dont le sort a été douteux d'abord, qui se sont ensuite relevées !

CHAMBRY.

Je ne dis pas non... je souhaite de tout mon cœur que celle-ci fournisse une longue carrière... quoique à vous dire vrai, j'en doute fort !...

MADAME DALBENNE.

Décidément, vous n'êtes pas dans votre jour d'optimisme...

DAUVRAY.

Monsieur Chambry a raison... je juge la pièce à peu près comme lui... Du reste, si je me suis trompé, je n'hésiterai pas à faire amende honorable... à confesser mon erreur hautement, publiquement.

CHAMBRY.

Bien ! très-bien !... Parlez-moi des gens qui savent accepter bravement une défaite !... c'est ainsi qu'on arrive aux bonnes revanches. Tenez, mon cher Dauvray, je suis enchanté de vous dans cette circonstance !...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, DUHAMEL.

DUHAMEL.

Eh bien ! mais cela va bien !... cela va très-bien !... c'est un succès !...

CHAMBRY.

Ah çà ! de quoi venez-vous donc nous parler ?...

DUHAMEL.

De notre pièce... du moins de celle de Dauvray. — Je te demande pardon, cher ami, de t'appeler ainsi à bout portant ! c'est l'entraînement de la situation qui l'exige !... (Dauvray fait à Duhamel des signes que celui-ci ne comprend pas.) Il n'est question que de toi partout... Dauvray, l'ingénieur, le spirituel, le fort, l'étincelant !... Dauvray, l'auteur de la pièce nouvelle !... Tu as quelques détracteurs, c'est vrai... Qui est-ce qui n'en a pas ?... mais en revanche, comme on t'élève !... comme on t'exalte ! Ah ! jete le disais bien ! Vive le théâtre pour vous pousser un homme !... Il n'y a pas dans ce monde de locomotive qui vaille cela !... A présent, mon ami, tu vas droit à la postérité comme la flèche, sans stations... convoi de grande vitesse !...

CHAMBRY.

Permettez... Je vois que j'en'y suis pas du tout, moi ! Cette pièce... donnée avant-hier... il se trouve donc qu'elle a réussi ?...

DUHAMEL.

Parfaitement ! Cela vous étonne, monsieur Chambry ?...

CHAMBRY.

Ma foi oui !...

DUHAMEL.

C'est que vous n'êtes pas encore bien au fait des habitudes du public des premières représentations...

CHAMBRY.

Je vous avoue qu'il m'a paru tiède.

DUHAMEL.

Il s'électrisera... Patience !... Enfin, le succès est avéré, mais il peut prendre d'immenses proportions, si on sait le chauffer convenablement...

CHAMBRY.

Le chauffer!... Ah ça ! quelle langue parlons-nous donc là ?...

DAUVRAY.

Ne prenez pas trop à la lettre, monsieur Chambry, ce que dit l'amî Duhamel... il parle quelquefois un peu au hasard...

DUHAMEL.

Je parle de conviction!... je rends justice à ton œuvre ! (Bas à madame Dalbenne.) Qu'est-ce qu'il a donc ?... il ne fait que me contredire...

MADAME DALBENNE, bas.

Monsieur Chambry croit à une chute... il ne faut pas le contrarier...

DUHAMEL, bas.

Mais au contraire!... il n'y est pas du tout!...

CHAMBRY.

Décidément, monsieur Duhamel, je m'aperçois que nous ne sommes pas tout à fait d'accord... Vous voyez un succès dans cette pièce, dont le résultat m'a paru au moins fort douteux... C'est au point que j'aurais presque conseillé à Dauvray de la retirer...

DUHAMEL.

La retirer!... y pensez-vous!... mais le public serait capable de lui arracher les yeux ! — Au surplus, les jugements sont libres... mais vous savez... ils peuvent être modifiés dans certains cas... Avez-vous lu les journaux, monsieur Chambry ?...

CHAMBRY.

Pas encore... je suis absorbé depuis ce matin dans une lecture...

DUHAMEL.

Eh bien ! lisez les journaux, monsieur Chambry, lisez-les... et vous verrez...

CHAMBRY.

Je verrai... certains éloges peut-être... mais aussi des restrictions... des critiques.

DUHAMEL.

Pas une critique ; enthousiasme unanime... sur toute la ligne!...

CHAMBRY.

Oh ! quant à cela... je doute...

DUHAMEL.

Vous allez voir... La pièce a été jouée avant-hier... plusieurs articles ont déjà paru ce matin... preuve de l'importance qu'on y attache... (Il prend un journal.) Tenez... la première feuille venue... je ne vous lis pas l'analyse?...

CHAMBRY.

Non... Nous connaissons la pièce...

DUHAMEL.

J'arrive aux dernières lignes... celles qui résument la haute appréciation de l'auteur. (Il lit.) « Bonne pièce, beau style, intrigue forte, intérêt soutenu, le plus franc, le plus réel, le plus immense succès!... »

CHAMBRY.

Comment ! il y a cela?...

DUHAMEL.

Voyez vous-même...

(Il lui remet le journal.)

CHAMBRY.

C'est, ma foi, vrai !...

DUHAMEL.

Un autre.. (Il déploie un autre journal.) « Bonne pièce, beau style, intrigue forte, intérêt soutenu. Le plus franc, le plus immense succès!... » Voyez, monsieur Chambry... je n'invente pas...

CHAMBRY.

Je n'en reviens pas!...

DUHAMEL. Il feuillette rapidement les journaux qu'il tient à la main.

Un autre... « Bonne pièce, beau style, grand succès... » — Un autre... « Grand succès, beau style, bonne pièce... » « Beau style, bonne pièce... grand succès... — Bonne pièce, grand succès, beau style! — Beau style, bonne pièce, grand succès, etc., etc. » — Voyez, monsieur Chambry, prenez-les tous... pas un seul n'est contre nous...

CHAMBBY.

En effet, messieurs... tout cela est très-flatteur !... Je remarque pourtant que les formules ne sont pas très-variées?...

DUHAMEL.

Je ne dis pas... Vous savez... l'éloge n'a guère qu'une seule note à son service... ce n'est pas comme le blâme... Du reste, quand on a cette note-là pour soi, je vous assure qu'on ne s'en fatigue jamais!...

CHAMBRY.

Je comprends... Eh bien! soit, messieurs, soit... Je ne dis plus rien... Vous avez pour vous l'unanimité des suffrages imprimés... Pourtant... vous me permettrez, malgré tout, de garder mon opinion...

DAUVRAY.

Comment donc, monsieur Chambry!... mais c'est votre droit!...

CHAMBRY.

Ainsi, Dauvray, vous ne m'en voulez pas de ma franchise?...

DAUVRAY.

Moi! vous en vouloir!... Je vous en sais très-bon gré!... Croyez que dans tous les cas vos bonnes critiques ne seront pas perdues pour moi!...

CHAMBRY.

A la bonne heure!... Je vous quitte... j'ai à sortir avec ma nièce... Et puis il faut que j'achève cette lecture dont je vous parlais tout à l'heure. Eh! mais un des articles de votre dernier numéro... que j'avais vu en ici en manuscrit... les *Origines du régime municipal en France*.

MADAME DALBENNE.

Le travail d'Hervier?...

CHAMBRY.

D'Hervier... savez-vous, madame, qu'il a fait de grands progrès depuis Dijon?...

MADAME DALBENNE.

Vous trouvez?...

CHAMBRY.

Son article est tout bonnement excellent!... Tout un livre condensé en quelques feuilles... Messieurs, vous devez être fiers d'avoir publié un pareil travail?...

DUHAMEL.

Oh! oui... bien fiers!... (Bas à Dauvray.) C'est toi qui as tenu à l'insérer!... maladroit!...

DAUVRAY, bas.

Il l'a bien fallu!...

MADAME DALBENNE.

Je descends avec vous, monsieur Chambry... je n'ai dit qu'un bonjour en passant à Valentine... Elle m'attend...

CHAMBRY.

Adieu, Dauvray... adieu, mon ami. Vous ferez bien, allez, de ne pas attacher trop d'importance à certains éloges... Au revoir, mes amis... au revoir...

SCÈNE VI.

DAUVRAY, DUHAMEL.

DUHAMEL.

Ah ça ! à quoi songes-tu ?... Comment, je m'épuise à monter la tête au bonhomme Chambry !... je m'efforce de réparer l'effet de la soirée d'avant-hier, qui n'a pas été ce que j'espérais, je le déclare... et tu ne me secondes en rien... tu as l'air de me contre-carrer ?...

DAUVRAY.

Tu n'as donc pas compris que la pièce n'était nullement de son goût ?...

DUHAMEL.

C'est possible !... Après ?...

DAUVRAY.

Comment ! après ?...

DUHAMEL.

Est-ce que tu vas par hasard accepter devant lui la position d'auteur vaincu, tombé ?...

DAUVRAY.

Si j'en suis là ?...

DUHAMEL.

Allons donc ! est-ce que les chutes sont faites pour des gens comme nous... Quand on est posé comme nous sommes, on ne doit avoir que des succès !...

DAUVRAY.

Mais quand on n'en a pas ?...

DUHAMEL.

Eh bien, on en fabrique !... Nous devons mater toutes les oppositions... Et nous irions donner gain de cause à un vieux bourgeois de province !...

DAUVRAY.

Ce vieux bourgeois de province a plus de bon sens et d'esprit que tu ne supposes... Il a ses opinions bien arrêtées...

DUHAMEL.

Qu'importe !... S'il est seul de son opinion, il faudra bien qu'il en change... D'ailleurs, il n'est pas sans se dire à lui-même qu'il est venu à cette représentation avec des partis pris de critique à

outrance... Un vieil auteur... un homme qui a fait des tragédies... cela ne demande que plaie et bosse en littérature !...

DAUVRAY.

C'est pourquoi j'ai craint de le contrarier...

DUHAMEL.

Attends !... laisse revenir le beau-père, et tu verras !... Ce qu'il veut avant tout, c'est un gendre qui brille, qui soit au pinacle... Nous devons l'éblouir sans cesse, lui prouver que nous sommes inattaquables sur tous les points !... Je l'observais tout à l'heure du coin de l'œil, pendant que je lisais ces journaux... Malgré son air de doute, de sévérité, il était ravi au fond de l'âme... il savourait avec délices cette rosée d'adjectifs appratifs que je distillais lentement sur ton front...

DAUVRAY.

Je t'avoue que moi-même je n'ai pu m'empêcher d'être profondément touché de tous ces éloges...

DUHAMEL.

A qui dois-tu cela?... A moi, toujours à moi... Hier, dès le matin, je voyais tous les journaux de ma connaissance, ceux où j'ai la main.—Qu'est-ce que vous m'apportez là ? m'ont-ils dit, une réclame, n'est-ce pas?... — C'est cela même !... convenu !... Et ils l'ont mise telle que je l'avais faite. Est-ce commode d'avoir ainsi à son service un instrument élogieux dont on n'a qu'à lâcher la détente, dans les grandes occasions !... Nous avons eu malheureusement contre nous un certain journal que j'ai négligé de voir...

DAUVRAY.

Quel est ce journal ?...

DUHAMEL.

Un nouveau-né, mais qui promet d'avoir beaucoup de rayonnement... *le Soleil*... Le compte rendu est sévère... Il jure avec tout le reste !...

DAUVRAY.

As-tu apporté ce numéro ?

DUHAMEL.

Non pas !... Je te connais... tu as l'épiderme trop sensible !... La moindre critique te met hors de toi !... L'essentiel est que monsieur Chambry ne le voie pas... mais cela n'est guère probable... un journal qui n'en est qu'à son premier numéro.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHAMBRY.

CHAMBRY. Il tient un journal.

Ah ça ! je ne me tiens pas pour battu... J'apporte de nouvelles pièces au procès !...

DUHAMEL, bas à Dauvray.

Grand Dieu ! mon ami, il tient *le Soleil* !...

CHAMBRY.

Mon libraire a ordre de m'envoyer tout ce qui paraît de nouveau... Tout à l'heure, je trouve cette feuille sur mon bureau, je l'ouvre machinalement... je tombe sur le bulletin théâtral... Mon cher Dauvray, on y juge votre pièce... oh ! mais tout à fait comme moi... L'article m'a paru d'une justesse !... J'ai cru devoir vous le montrer...

DAUVRAY.

Vous avez bien fait... Il est bon de connaître tout ce qu'on dit de vous, en mal comme en bien...

DUHAMEL, à part.

Nous ne l'échapperons pas !...

CHAMBRY, après avoir déployé un journal.

Après quelques réflexions très-judicieuses sur l'abus des fausses louanges, des flagorneries prodiguées souvent aux choses les plus médiocres, l'auteur conclut ainsi : « Cette production n'a pas répondu aux espérances que donnait d'avance le nom de l'auteur... » Vous savez que c'est mon sentiment... « La pièce repose sur une donnée qui ne pouvait amener que des situations prévues... » C'est encore mon sentiment... « Cet ouvrage est une erreur que l'auteur n'hésitera pas sans doute à confesser... Le style même... »

DAUVRAY, vivement.

Assez, monsieur Chambry, assez... La signature, je vous prie ?

CHAMBRY.

L'article n'est pas signé...

DAUVRAY.

N'importe... je saurai bien...

(Il se met au bureau, et se dispose à écrire.)

DUHAMEL.

Que vas-tu faire ?

DAUVRAY, écrivant.

Je connais le rédacteur en chef de ce journal... Je lui demande le nom de celui qui fait les théâtres... il ne me refusera pas cela...

DUHAMEL.

Tu as raison... il faut que nous connaissions notre Zoïle...

CHAMBRY.

Zoïle!... Ah! comme vous y allez!...

DAUVRAY. Il sonne; à Simon, qui paraît, en lui remettant un billet.

Le garçon de bureau est là?...

SIMON.

Oui, monsieur...

DAUVRAY.

Donnez-lui cela... la réponse à l'instant.

SIMON.

Oui, monsieur...

(Sortie de Simon.)

CHAMBRY.

Vraiment, messieurs, vous êtes bien susceptibles!... Quoi! vous avez eu des éloges de tous les côtés... et à satiété, on peut le dire!... et pour un seul critique qui se hasarde à dire ce qu'il croit être la vérité... vous voilà hors de vous!...

DUHAMEL.

Eh! c'est précisément là ce qui le rend inexcusable!... c'est qu'il est tout seul de son parti!... le sycophante!...

DAUVRAY.

An surplus, je me vengerai!...

DUHAMEL.

Oui, vengeons-nous!... Ah! mais, j'y songe!... il y a un journal qui n'a pas parlé encore de la pièce... le premier, le plus influent de tous!...

CHAMBRY.

Lequel?...

DUHAMEL.

Le nôtre!... Je vais faire mon compte rendu ici même... séance tenante... profitons de l'état d'ébullition où nous sommes... Dauvray, veux-tu m'aider?...

DAUVRAY.

Volontiers!...

DUHAMEL.

Vous allez voir, monsieur Chambry, comment nous savons éra-

ser l'hydre de la malveillance, quand elle a l'air de se déchaîner contre nous!... (Il appelle.) Simon?...

SIMON.

Monsieur?...

DUHAMEL.

Mettez-vous là... et écrivez sous notre dictée...

SIMON, avec émotion.

Sous votre dictée, monsieur!... Eh quoi! déjà caissier, serais-je de plus secrétaire?...

DUHAMEL.

Oui... Surtout, prenez votre plus belle bâtarde... songez que la postérité a les yeux sur vous!...

SIMON.

La postérité!... Ah! mon Dieu!...

DUHAMEL.

Y êtes-vous?...

SIMON.

Oui, monsieur... (Il relève la tête.) La postérité!...

DUHAMEL. Il met la main sur ses yeux pour se recueillir.

Voyons... « En dépit de quelques misérables attaques, parties de certaines feuilles obscures et sans la moindre consistance... »

DAUVRAY.

Très-bien!...

CHAMBRY.

Ah! permettez...

DUHAMEL.

Laissez-nous, monsieur Chambry, ne dérangez pas nos inspirations!... (Il reprend.) « En dépit de quelques misérables attaques... la pièce jouée samedi dernier a obtenu un de ces succès que tout Paris... »

DAUVRAY.

C'est un peu vieux...

DUHAMEL.

Oui... attends... « Que toute la France... »

CHAMBRY.

Par exemple!...

DAUVRAY.

Mets tout bonnement... « Que les esprits les plus éminents de notre époque s'empresseront de confirmer... »

CHAMBRY.

J'espère qu'ils se traitent bien !...

DUHAMEL.

« La pièce est acceptée comme une œuvre... » Ah ! voilà... l'épithète !... donne-moi donc l'épithète ?...

DAUVRAY.

« Éblouissante ?... »

DUHAMEL.

C'est terne !...

SIMON.

« Capitale ?... »

DUHAMEL.

Oui... capitale.

CHAMBRY.

Bonté divine !...

DAUVRAY.

« L'intrigue est neuve... »

CHAMBRY.

Mais pas du tout... elle est très-vieille !...

DUHAMEL.

« Les caractères nouveaux... »

CHAMBRY.

Ils sont usés jusqu'à la corde !...

DUHAMEL.

« Cet ouvrage est tout bonnement un... » C'est le substantif maintenant ?...

SIMON, avec exaltation.

« Un monument !... »

DUHAMEL.

Oui... « Un monument que notre siècle doit être fier de léguer aux générations futures !... »

SIMON, achevant d'écrire.

Généralités futures !...

DUHAMEL.

Qu'on porte cela tout de suite à l'imprimerie, et qu'on nous envoie bien vite l'épreuve...

CHAMBRY.

Sérieusement... vous allez imprimer cela ?...

DUHAMEL.

Certainement!...

CHAMBRY.

Dans votre propre journal?

DUHAMEL.

Et où diable voulez-vous que nous l'imprimions?... On a un journal à soi... c'est pour s'en servir!...

CHAMBRY.

Ma foi, messieurs, vous m'étonnez!... Comment!... faire ainsi soi-même le panégyrique de ses propres œuvres!...

DUHAMEL.

Mais on ne fait que cela tous les jours, monsieur Chambry!...

CHAMBRY.

Tant pis!... Je ne m'étonne plus que nous ayons à subir tous les jours tant de fausses admirations... de faux succès!... Vous encenser de vos propres mains, dans un journal dont vous disposez!... ah! tenez, permettez-moi de vous le dire, c'est plus que de l'orgueil... c'est de l'extravagance!...

DUHAMEL.

Eh! non, monsieur Chambry!... c'est tout simplement de la réclame!...

CHAMBRY.

Ah! oui, la réclame! voilà le grand mot lâché!... La réclame! cette chose dont j'entends parler sans cesse et qui m'irrite souvent... bien que je n'y croie guère...

DUHAMEL, a pris le milieu.

La réclame! comment! monsieur Chambry, vous niez la réclame, la plus merveilleuse invention des temps modernes!... Mais vous niez la lumière, vous niez le soleil, vous niez le progrès, vous niez votre siècle tout entier!... Voulez-vous donc que nous retournions à ces époques encroûtées et barbares où, pour être salué comme supérieur, il fallait absolument être desséché comme un papyrus ou une momie d'Egypte, et déposé depuis des siècles au musée des antiques?... Aujourd'hui, on est empaillé, embaumé de son vivant... en chair et en os... Plus de gloire à longue échéance... plus de célébrité à longue date... On vous paye tout au comptant, à bureau ouvert, les éloges, les panégyriques, les médailles, les bustes, les statues, les portraits, les biographies, même les oraisons funèbres... moins l'enterrement... Qui est-ce qui fait tout cela?... La réclame, qui vient dire à la foule : — Voici un grand homme! Saluez!... Indifférents, ignorants, profanes, une célébrité passe devant vous... saluez encore une fois!... Et notez bien que par ce moyen-là vous ne manquez jamais d'illustrations... Vous n'avez qu'à lâcher les écluses de la publicité, tout de

suite les grands hommes abondent, les chefs-d'œuvre pullulent de tous les côtés... Vous me direz : — On peut en avoir trop !... C'est vrai !... mais à côté de la réclame, nous avons le blâme, la critique, l'éreintement, toutes ces soupapes de sûreté de l'enthousiasme qui sont là pour rétablir l'équilibre, pour empêcher qu'il n'y ait jamais d'encombrement dans aucun genre !...

CHAMBRY.

Ainsi, d'après vous, on en serait arrivé aujourd'hui à fabriquer des réputations à coup sûr... par une sorte de procédé infallible ?

DUHAMEL.

Oui, sans doute... Les hommes comme nous, bien entendu, ceux qui disposent du public...

CHAMBRY.

Il me semble, messieurs, que vous comptez beaucoup sur la bonhomie de ce brave public, dont je m'honore, quant à moi, de faire partie... Est-ce que vous croyez par hasard que nous allons prendre pour argent comptant toutes ces prétendues gloires, vos grands hommes de convention et de fabrique ?... La réclame !... mais je la vois passer tous les jours dans les rues... Tenez, avec vous-mêmes dans nos courses... (il passe entre les deux.) Je n'y fais pas même attention, tant elle me paraît un piège grossier, vulgaire, fait pour sauter aux yeux même des gens les plus simples !... Quel est cet homme qui s'élance là-bas, avec sa petite voiture et son attelage fantastique ?... C'est un grand savant, me dites-vous, un grand médecin... Eh ! non !... c'est tout simplement une réclame à deux chevaux qui court après une clientèle et un fauteuil à l'Académie des sciences... Ce peintre, grotesque à froid, qui se promène dans les rues, costumé en Triboulet ou en valet de carreau... réclame ! Ce grand écrivain qui ne peut pas écrire trois lignes sans imprimer trois fois son nom... ce grand comédien qui fait sa rentrée tous les quinze jours, en majuscules gigantesques... cette comédienne qui vend son mobilier tous les trois mois !... ce pianiste qui est toujours enlevé par une princesse russe... ce philanthrope qui fait de la bienfaisance à grand orchestre, sur n'importe quelle estrade... tous ces gens, en un mot, qui se mettent en scène devant le public, qui nous apprennent et ce qu'ils font et ce qu'ils ne font pas, comment ils boivent, comment ils mangent, comment ils s'habillent, comment ils logent, comment ils dorment... réclame ! réclame ! toujours réclame !... Et vous osez dire que c'est là une invention moderne !... Mais elle est vieille comme le monde... vieille comme la queue du chien d'Alcibiade !... le mot a changé, la chose est toujours la même, et je m'étonne vraiment qu'il y ait encore aujourd'hui des badauds pour s'y laisser prendre !...

DAUVVAY.

Il y en a cependant, monsieur Chambry, et toujours en grand nombre !... Ah ! si le public ne se composait que d'esprits éclairés, intelligents comme vous !... Mais nous avons cette masse toujours aveugle, ces éternels moutons de Panurge qui ne savent apprécier

que ce qu'on leur signale, ce qu'on leur vante!... Il est bien difficile, allez, de se passer de certains moyens!...

CHAMBRY.

Jamais les mauvais moyens... croyez-moi... Ceux-là ne sauraient mener bien loin... Moi aussi j'aime la renommée, je la prise plus que personne... mais la bonne, la vraie, celle qui sait se passer de charlatanisme, de coups de trompette... C'est la seule que je souhaite aux hommes que j'estime et que j'aime!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE GARÇON DE BUREAU, puis HERVIER.

LE GARÇON DE BUREAU. Il est entré pendant les derniers mots de Chambry à Dauvray.

Monsieur,... le rédacteur que monsieur désire connaître est là...

DAUVRAY.

Dites-lui qu'il entre...

DUHAMEL.

Nous allons donc nous trouver en face de notre détracteur!...
(Hervier paraît à la porte du fond.)

CHAMBRY, DUHAMEL, DAUVRAY.

Hervier!

DAUVRAY. A part.

C'était lui!... je devine tout!...

HERVIER. S'avançant vers Dauvray.

J'étais au bureau du journal quand votre billet est arrivé... Vous tenez à connaître l'auteur du compte rendu de votre pièce... Il est devant vous...

DAUVRAY.

Enchanté de vous voir, mon chère confrère!... Je sais ainsi à qui je dois un article si plein d'équité... de bienveillance!...

HERVIER.

Je regrette de n'avoir pas eu à exprimer une autre opinion...

DAUVRAY.

Ne regrettez rien!... même des jugements les moins favorables, il y a toujours quelque profit à tirer... Et... je profiterai de votre article!...

HERVIER.

Dauvray!... ce ton!... cette attitude!... Je vois que, contre mon intention, je vous ai blessé?

DAUVRAY.

Blessé? oh! non vraiment!... on ne se blesse que des choses qui en valent la peine!... Mais quand il ne s'agit que d'une diatribe!...

(Il fait un mouvement vers Hervier.)

CHAMBRY. Se jetant devant Dauvray.

Dauvray!... que faites-vous?...

DAUVRAY.

Mille pardons, monsieur Chambry!... j'ai tort de m'emporter!...

CHAMBRY.

Je ne vous reconnais pas...

DAUVRAY.

J'ai tort, encore une fois!... mais vous savez... quand on reçoit certaines blessures!...

CHAMBRY.

Des blessures d'amour-propre!... Est-ce que je ne les connais pas?... Je les ai aussi fort mal supportées!... mais puisque l'occasion se présente... je déclare à Hervier ici présent, que je regrette de m'être emporté contre ses critiques!... Il m'a jugé à sa manière... c'était son droit!... Je le prie d'oublier tout ce qui s'est passé entre nous et de vouloir bien accepter ma main!...

(Il tend la main à Hervier.)

HERVIER.

Monsieur Chambry... que de bonté!...

DUHAMEL.

Tout cela est très-bien!... mais pourtant, mon cher monsieur Hervier, vous auriez bien pu nous ménager un peu plus... car enfin, vous êtes des nôtres à présent... Il y a dans notre dernier numéro un article de vous...

CHAMBRY.

Un travail excellent!... dont je le félicite!

HERVIER.

J'ignorais que cet article dût paraître... croyez que je l'aurais retiré à tout prix, afin de rester libre dans mon jugement!...

DUHAMEL.

Il était bien plus simple d'amadouer un peu votre critique... de lui rogner légèrement les ongles... On voit bien, mon cher monsieur Hervier, que vous n'êtes pas journaliste!...

HERVIER.

Au contraire, c'est parce que je le suis que je n'admets pas ces concessions-là... Ne croyez pas, monsieur, qu'il n'y ait dans la presse que des actes de complaisance, de ces flatteries que l'on accorde parfois à certaines persécutions acharnées... Il y a toujours

dans nos rangs, et en très-grand nombre, des hommes de loyauté, de franchise, incapables de transiger avec leur conscience... J'ai en horreur les mensonges de plume. — Dire qu'un homme a bien fait quand on sent qu'il s'égare, se fourvoie, c'est un attentat à la vérité, au talent!... c'est plus qu'une faiblesse à mes yeux, c'est une trahison, c'est un crime!...

CHAMBRY.

Bien, Hervier, très-bien!... Voyons, Dauvray, voilà qui doit vous toucher!... c'est là le langage d'un honnête homme!... Tenez, faites comme moi... mettez toute rancune de côté...

DAUVRAY, avec contrainte.

Mais... j'ai déjà déclaré que j'avais eu tort de m'emporter...

CHAMBRY.

Oh! je ne me contente pas de cela!... Faites cela... si vous avez de l'amitié pour moi.

DAUVRAY.

Soit! monsieur Chambry.

CHAMBRY.

A la bonne heure!...

DAUVRAY, bas à Hervier, en lui serrant la main.

Vous me comprenez?...

HERVIER, bas.

Parfaitement!... je reste!...

CHAMBRY.

J'aime tant à voir la bonne intelligence régner entre les membres de cette noble et belle confrérie qu'on appelait jadis la république des lettres!... On se querelle, on se brouille quelquefois... et puis on se rapproche; on finit toujours par s'entendre!... A quoi servirait l'esprit, si ce n'est à éteindre ces animosités passagères, ces petites passions de la vie?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, VALENTINE, MADAME DALBENNE.

VALENTINE.

Mon oncle, nous nous décidons à monter, à venir vous chercher...

CHAMBRY.

C'est juste... notre promenade que j'oublie!.. ma toilette qui n'est pas faite!...

VALENTINE, à madame Dalbenne, apercevant Hervier.

Monsieur Hervier!...

CHAMBRY.

Oui, ma nièce, oui, ma chère madame Dalbenne... Louis Hervier, envers qui j'ai eu avant-hier un tort grave que je me suis empressé de reconnaître...

HERVIER.

Monsieur Chambry !

VALENTINE.

Vous ne lui en voulez plus, mon oncle... quel bonheur !...

MADAME DALBENNE, bas à Valentine.

Prenez garde, chère enfant !...

CHAMBRY.

C'est un brave garçon, un peu rude, un peu entier dans ses opinions ; mais il y a du bon dans ces natures-là... Quant à vous, Dauvray, je vous sais gré de votre conduite dans tout ceci... S'il avait fallu que cette querelle eût des suites !...

MADAME DALBENNE.

Une querelle ?...

CHAMBRY.

Une simple discussion qui s'est apaisée d'elle-même...

DAUVRAY, avec amertume.

A notre grand contentement mutuel !...

MADAME DALBENNE, à part.

De quel ton il a dit cela !...

CHAMBRY.

Adieu, Dauvray... Oh ! nous recauserons de tout ce que nous a dit monsieur Duhamel tout à l'heure... Je vous ferai la guerre là-dessus, je vous en préviens... Mais vous savez... on ne prêche jamais que ceux qu'on aime... Adieu, mes amis, adieu...

SCÈNE IX.

DUHAMEL, DAUVRAY, HERVIER.

DAUVRAY, à Hervier.

A nous deux maintenant... Cher confrère, vous connaissez le théâtre, n'est-ce pas ?

HERVIER.

Pourquoi cette question ?

DAUVRAY.

Vous connaissez le théâtre, puisque vous en rendez compte

d'une façon si distinguée!... Eh bien! vous savez que dans un grand nombre de pièces d'aujourd'hui, il y a... au troisième acte généralement, une certaine scène... bien usée... la scène du duel... celle où l'un des personnages s'adresse à un autre pour lui demander raison d'une insulte qu'il en a reçue!

HERVIER.

Où voulez-vous en venir?...

DAUVRAY.

Attendez... vous ne voulez pas que nous jouions entre nous cette vieille scène de la provocation, qui traîne partout?... il y a un moyen de l'éviter...

HERVIER.

Lequel?...

DAUVRAY.

C'est de rétracter votre article.

HERVIER.

De rétracter?...

DUHAMEL.

Eh! oui, rien de plus simple!... On fait une note... dans cette note on déclare qu'on n'a nullement eu l'intention d'attaquer celui que l'on a attaqué autant que possible... Mais que, du reste, on est dans la plus grande admiration de son talent, de ses ouvrages, de son esprit, *et cætera, et cætera*!... la réclame à la rectification...

HERVIER.

Dauvray... ce que vous me proposez là n'est pas sérieux?...

DAUVRAY.

Très-sérieux!... Je pense que vous n'hésitez pas?...

HERVIER.

Je n'ai rien à vous répondre...

DAUVRAY.

Alors, vous me forcez à vous dire... toujours comme dans la scène en question... Partout où je vous rencontrerai, je vous insulterai!...

HERVIER.

Assez!... je vois où vous voulez en venir... Je suis à votre disposition...

DAUVRAY.

Mais je me souviens... vous n'avez jamais manié une arme de votre vie?

HERVIER.

Que vous importe ?

DAUVRAY.

Au surplus, choisissez les armes...

HERVIER.

Je choisis l'épée...

DAUVRAY.

Demain vous convient-il ?

HERVIER.

Soit !... à demain... J'attendrai vos témoins.

SCÈNE X.

DUHAMEL, DAUVRAY, SIMON.

DUHAMEL.

Bravo ! bravo !... un duel !... Embrasse-moi, mon cher Dauvray !... Une affaire, dans ce moment... qui va faire du bruit... attirer l'attention sur nous !... Tu es grand comme le monde !..

DAUVRAY.

Je veux seulement en finir avec cet Hervier, qui s'avise de se mettre en lutte avec moi... Songe que l'affaire est pour demain... occupe-toi des témoins.

DUHAMEL.

Ils sont tout trouvés... Moi, d'abord... le témoin en chef, et l'autre, Hercule Taillandard... un homme superbe !... cinq pieds six pouces... une jambe de bois... un bras en écharpe... un emplâtre sur l'œil gauche... Comme ça vous colore tout de suite un duel un gaillard pareil !...

DAUVRAY.

Eh bien, à demain !

DUHAMEL.

A demain... (Sortie de Dauvray.) C'est égal, voir un ami qui va se battre... je suis ému. (Il tire sa montre.) Il est vrai qu'il est six heures, l'heure du dîner... Simon !

SIMON.

Monsieur ?

DUHAMEL.

Passez au café Anglais... Dites que je descends dans un instant... qu'on me mette dans la glace une bouteille de Sillery...

SIMON.

Bouteille de Sillery...

DUHAMEL.

Deux douzaines de Marennes...

SIMON.

Deux douzaines de Marennes...

DUHAMEL.

Caille financière...

SIMON.

Caille financière...

DUHAMEL.

Escalope de saumon...

SIMON.

Escalope de saumon...

DUHAMEL.

Bécassine rôtie...

SIMON.

Bécassine rôtie...

DUHAMEL.

Ah!... dites bien qu'on me retienne pour demain le cabinet du duel.

SIMON.

Le cabinet du duel, monsieur!...

DUHAMEL.

Oui... celui où je conduis toujours les combattants après une affaire d'honneur!...

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME.

Chez Chambry. — Salon-cabinet. — Portes au fond et dans les pans coupés. — Au lever du rideau, Chambry est étendu dans un fauteuil. — Thérèse est debout à côté de lui et lui présente une tasse de tisane qu'elle a prise sur un guéridon où se trouvent des tasses, une théière, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHAMBRY, THÉRÈSE.

CHAMBRY, remettant la tasse à Thérèse.

Merci, ma bonne Thérèse, merci...

THÉRÈSE.

Monsieur veut-il une seconde tasse ?

CHAMBRY.

Non, c'est assez... je me sens mieux ce matin.

THÉRÈSE.

C'est bien heureux !... Était-ce raisonnable de sortir hier soir, malgré la défense du médecin ?

CHAMBRY, se levant.

Que veux-tu ? je tenais à ne pas manquer le mercredi de madame de Chombert... J'y trouve toujours certains originaux... entre autres, ce monsieur de Gêrac... que je ne suis pas fâché d'avoir revu... Quand je pense à ce que j'ai appris... Oh ! mais non... plus j'y songe... ce ne peut être qu'un commérage... une médisance.

THÉRÈSE.

Vous n'allez pas sortir, j'espère, aujourd'hui ?

CHAMBRY.

Je garde la chambre... c'est convenu. François a remis ma lettre chez madame Dalbenne ?...

THÉRÈSE.

Oui, monsieur... Elle a dit qu'elle allait monter à l'instant... Elle est venue hier, juste au moment où le médecin entraît... Elle m'avait dit qu'elle repasserait ce matin.

CHAMBRY.

C'est bien... Qu'on la fasse entrer tout de suite, dès qu'elle viendra.

THÉRÈSE.

Monsieur Chambry... il y a une chose que je ne puis plus vous taire : mademoiselle Valentine est depuis quelque temps d'une tristesse... elle doit avoir quelque grand chagrin dans le cœur...

CHAMBRY, avec vivacité.

Un grand chagrin !... elle... ma Valentine !... Qu'est-ce que cela veut dire ?... fais-la-moi venir tout de suite.

THÉRÈSE.

Elle repose en ce moment... Elle a dû ne s'endormir que bien tard... je l'ai entendue cette nuit qui se promenait dans sa chambre.

CHAMBRY.

Qu'elle vienne ici dès qu'elle sera levée... Ma Valentine, ma fille chérie, qui ne serait pas heureuse et qui ne m'en dirait rien... Oh ! mais je vais commencer par la gronder bien fort... en l'embrassant sur les deux yeux !... Donne-moi mes journaux... (Thérèse prend les journaux sur un meuble du fond et les remet à Chambry qui les parcourt pendant que Thérèse débarrasse le guéridon.) Encore un nouveau-né. — « *L'Écho des scandales*, journal officiel des indiscretions, des révélations, des anecdotes, des faits intimes, des bruits publics et privés... » Diable ! voilà qui promet !... Comment ! est-ce possible ?... (Il lit.) « Une discussion s'est engagée hier, dans le bureau d'une revue, entre deux jeunes écrivains : MM. Paul D... et Louis H... Il a été convenu que la querelle se viderait sur un autre terrain que celui de la publicité. » C'est bien d'eux qu'il s'agit !... Ce sont leurs initiales... Hervier !... Dauvray !... ils vont se battre !... Laisse-moi, Thérèse...

THÉRÈSE, à part.

Un duel !... et c'est monsieur Hervier !... pauvre mademoiselle Valentine !...

SCENE II.

CHAMBRY, puis UN DOMESTIQUE.

Non ! c'est impossible !... Il faut qu'il y ait là quelque malentendu !... Hier... ils s'étaient tendu la main devant moi... Je vais savoir tout de suite à quoi m'en tenir... écrivons à Dauvray !...

(Il écrit.) « Je suis retenu chez moi par une indisposition, montez à l'instant, je vous prie... J'ai à vous parler d'une chose grave, qui ne souffre pas de délai... » (Il sonne, un domestique paraît.) Ce billet tout de suite chez monsieur Dauvray... s'il n'est pas chez lui, qu'on le cherche... qu'on tâche de le rejoindre...

LE DOMESTIQUE.

Bien, monsieur... (Au moment de sortir, il aperçoit madame Dalbenne, il annonce.)
Madame Dalbenne.

SCÈNE III.

MADAME DALBENNE, CHAMBRY.

CHAMBRY, allant au-devant d'elle.

Mille pardons, chère dame... j'ai su que vous aviez pris la peine de venir hier...

(Il la fait asseoir près du guéridon.)

MADAME DALBENNE.

Monsieur Chambry, vous savez la nouvelle... Hervier et Dauvray se battent aujourd'hui !

CHAMBRY.

Oui, je sais... j'ai lu cela tout à l'heure, dans ce journal... Oh ! mais ce ne peut être qu'un faux bruit... Dans tous les cas, je saurai bien empêcher l'affaire...

MADAME DALBENNE.

Puissiez-vous être plus heureux que moi !...

CHAMBRY.

Comment?...

MADAME DALBENNE.

J'avais bien vu hier que leur réconciliation était feinte... J'ai fait venir Dauvray près de moi après vous avoir quitté ; je l'ai supplié de ne pas donner suite à l'affaire... je n'ai rien obtenu...

CHAMBRY.

Mais pourtant il avait serré la main devant moi à son adversaire... je le croyais un homme loyal !

MADAME DALBENNE.

Un mouvement d'amour-propre excessif!...

CHAMBRY.

Oh ! oui, c'est un grand amour-propre... je le sais... Enfin je le verrai, je lui parlerai. — Soyez sûre que les choses n'iront pas plus loin. — Chère dame, j'arrive tout de suite au sujet de l'entretien

que je vous ai demandé. — Vous avez, je le sais, de l'amitié pour nous?...

MADAME DALBENNE.

Dites l'amitié la plus tendre!...

CHAMBRY.

Que nous vous rendons bien, croyez-le... Je vous parle donc comme à une personne en qui j'ai pleine confiance... Je suis dans l'intention de marier ma Valentine.

MADAME DALBENNE.

Je vous avouerai, monsieur Chambry, que je m'en doutais un peu.

CHAMBRY.

Vous avez dû deviner aussi que j'avais songé pour elle à Dauvray?...

MADAME DALBENNE.

Oui, j'ai cru m'apercevoir...

CHAMBRY.

Dauvray a fait ma conquête, je ne le cache pas... Mais vous sentez bien que les qualités brillantes qui ont pu me séduire en lui ne me suffisent pas pour un mariage; je veux aussi les garanties du cœur; je veux que le mari de ma Valentine ait pour elle une affection entière, absolue.

MADAME DALBENNE.

Vous tenez à cela?...

CHAMBRY.

Si j'y tiens!... j'en fais la première condition d'un mariage... Vous le savez... les hommes dans la position de Dauvray ont parfois dans la vie certains liens antérieurs... De là, dans tant de ménages, des causes de brouille, de désunion... Plutôt que d'exposer ma nièce à cela, j'aimerais mieux ne la marier jamais!... Dites-moi donc, chère dame... je fais appel ici à toute votre amitié... avez-vous appris que Dauvray fût engagé dans un de ces liens-là?... Éclairez-moi... c'est un père qui vous parle au nom de sa fille!...

MADAME DALBENNE.

Monsieur Chambry, c'est à moi que vous vous adressez pour savoir...

CHAMBRY.

Sans doute... vous connaissez Dauvray depuis plus longtemps que moi... vous ne l'avez jamais perdu de vue... Ensuite, vous l'avouerez-je?... je suis sous l'impression d'un propos auquel vous vous êtes trouvée mêlée.

MADAME DALBENNE.

Un propos?...

CHAMBRY.

Oui... Tenez, le mieux est de vous dire ce qui en est... J'étais hier, en soirée, chez madame de Chombert... j'y ai revu un certain monsieur de Gêrac que vous connaissez, je crois?...

MADAME DALBENNE.

Que j'ai connu...

CHAMBRY.

Ce monsieur de Gêrac, qui m'a toujours fort déplu, par parenthèse, avait déjà fait, dans d'autres circonstances, certaines allusions indirectes à votre position et à celle de Dauvray; mais hier, dans une pièce où je faisais mon whist, il causait de vous à demi-voix, mais de façon à être entendu, avec deux vieilles femmes littéraires fort méchantes... Il parlait d'un attachement, d'une liaison...

MADAME DALBENNE, dignement et en se levant.

Monsieur Chambry, je n'ai qu'une chose à vous dire : — Monsieur de Gêrac m'a fait la cour... j'ai été forcée de lui fermer ma porte. — C'est pour se venger, sans doute, qu'il répand sur moi des bruits que je méprise, après tout, et que mes vrais amis doivent mépriser comme moi...

CHAMBRY.

Oui, sans doute, oui, et je vous supplie de ne plus songer à cela!... Qui est-ce qui est à l'abri, dans ce monde, des bruits malveillants?... — Ainsi, pour ce qui est de ce mariage, vous n'y voyez aucun empêchement?

MADAME DALBENNE, avec hésitation.

Aucun, monsieur... aucun...

CHAMBRY.

Dauvray est libre, entièrement libre?...

MADAME DALBENNE.

Oui, monsieur, entièrement libre...

CHAMBRY.

Merci, chère dame, de ce que vous venez de me dire là!... J'ai beau aimer Dauvray, j'avais depuis quelque temps certains doutes sur lui!... cette surexcitation de l'ambition, de la vanité... Enfin, il est jeune... on peut le modifier... Que le cœur y soit, c'est l'essentiel. — Aujourd'hui même, je compte parler à ma nièce.

MADAME DALBENNE.

Aujourd'hui?...

CHAMBRY.

Sans doute.

MADAME DALBENNE. Après une pause et en prenant sur elle.

Monsieur Chambry, vous m'avez demandé de vous dire la vérité... Eh bien ! ce mariage est impossible !

CHAMBRY.

Mais tout à l'heure vous me disiez?...

MADAME DALBENNE.

Dauvray est aimé d'une femme qui a promis de se sacrifier et qui sent qu'elle ne peut pas accomplir le sacrifice!...

CHAMBRY.

Eh quoi ! madame?...

MADAME DALBENNE.

Le voir uni à une autre... c'est au-dessus de mes forces.

CHAMBRY. Après une pause.

Ainsi, un peu plus et je sacrifiais tout l'avenir de ma pauvre enfant... Je la livrais à un homme qui l'épousait... par spéculation... pour son argent!...

MADAME DALBENNE.

Non!... il n'a pas le cœur intéressé... il n'est qu'égaré!

CHAMBRY.

Pas un mot sur lui, je vous en conjure!...

MADAME DALBENNE.

Il faut pourtant que vous sachiez tout, monsieur Chambry, pour pouvoir nous juger l'un et l'autre... Dauvray et moi nous nous étions connus... aimés... dès l'enfance ; nous avions même formé de ces projets d'union que vient détruire souvent la réalité de la vie... De tristes événements me forcèrent d'épouser monsieur Dalbenne... Je devins veuve... Dauvray avait toujours, je le savais, de l'attachement pour moi... je le pressentis sur un mariage... « Laissez-moi, me dit-il, poursuivre ma route, atteindre mon but... attendez-moi... » Vous devinez ce que j'ai pu lui répondre... je l'aimais... Nous nous sommes mis à nous voir avec l'abandon de deux amis, de deux fiancés d'affection qui attendaient un jour ou l'autre le moment de leur union... Deux années se sont écoulées ainsi... Bientôt, cependant, je vis son humeur s'altérer... Il avait un besoin immodéré de célébrité, d'avancement... Il s'était lié avec ce Duhamel, dont vous connaissez la manière d'être et les principes... En vain j'essayais de le modérer... l'ambition le dévorait!... L'ambition qui tue l'amour! Bien des fois, j'ai voulu le fuir... je le voyais toujours malgré tout... Mais tout à l'heure, quand vous m'avez dit : « Ce mariage est-il possible?... » Alors, j'ai frappé là, et j'ai senti une voix qui me criait : — Non, Dauvray ne peut pas se marier... Qui sait ce que je ferais si je le voyais uni à une autre!... Vous savez tout, monsieur

Chambry... J'ai été, sans doute, dans tout cela inconsidérée, imprudente... je n'ai pas assez songé à l'opinion du monde... Accusez-moi... mais je vous jure pourtant que j'ai été bien malheureuse!...

CHAMBRY.

Moi, vous accuser, madame!... non! non!... Vous avez bien fait de tout me dire... Je savais, du reste, que j'avais affaire en vous à un cœur honnête, loyal... mais lui!...

MADAME DALBENNE.

Monsieur Chambry, n'oubliez pas, je vous en conjure, que Dauvray a dû se croire libre... que je l'ai moi-même dégagé... N'est-ce pas, je n'aurai pas à regretter mes aveux?...

CHAMBRY.

Fiez-vous à moi!... Je le verrai... je saurai concilier le devoir qui m'est imposé...

MADAME DALBENNE.

Mais si vous lui faites des reproches... tâchez qu'ils ne soient pas trop durs...

CHAMBRY.

Je ferai pour le mieux... A bientôt!... En attendant, ne regrettez pas de vous être confiée à moi.

SCÈNE IV.

CHAMBRY, puis LE DOMESTIQUE.

CHAMBRY.

Aveugle!... insensé!... n'avoir pas deviné qu'on me trompait... Oh! mais j'y vois clair maintenant!... Dieu merci! ils ne me tiennent pas encore!... (Au domestique qui vient d'entrer.) Eh bien! cette réponse?...

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Dauvray était sorti... j'ai attendu jusqu'à présent... on lui remettra le billet de monsieur dès qu'il rentrera.

CHAMBRY.

C'est bien! (Sortie du domestique.) Oh! qu'il me tarde de l'avoir là... devant moi!... Il n'essayera pas de se justifier... je l'en défie bien...

(Il aperçoit Valentine qui est entrée par la gauche.)

SCÈNE V.

VALENTINE, CHAMBRY.

CHAMBRY.

C'est toi, ma Valentine... viens m'embrasser, mon enfant !

VALENTINE.

Comment êtes-vous, mon oncle, aujourd'hui ?...

CHAMBRY.

Beaucoup mieux ; mais comme tu paraissais émue !...

VALENTINE.

C'est que... Thérèse vient de me dire que monsieur Dauvray devait se battre aujourd'hui avec Hervier... que vous aviez lu cela tout à l'heure, dans un journal ?...

CHAMBRY.

Dans un journal qui n'a pas beaucoup de consistance... Dans tous les cas, je compte intervenir, les empêcher...

VALENTINE.

Oh ! oui, mon oncle, empêchez-les à tout prix... il le faut...

CHAMBRY.

Ton émotion redouble... Viens ici, ma Valentine, viens près de moi... Il faut que je te parle à cœur ouvert... Dis-moi... d'après quelques-unes de nos conversations, est-ce que tu n'as pas compris que j'étais dans l'intention de te marier ?...

VALENTINE.

Oui... j'ai cru comprendre...

CHAMBRY.

Mon choix était fait... je voulais te proposer Dauvray pour mari...

VALENTINE, en baissant les yeux.

Ah ! oui... monsieur Dauvray !...

CHAMBRY.

Mais à présent, j'ai réfléchi... j'ai renoncé à ce projet...

VALENTINE.

Est-il possible ?...

CHAMBRY.

Je ne veux plus de ce mariage... pour des raisons...

VALENTINE, avec élan.

Ah ! mon oncle, mon oncle !... ah ! tenez, comme je suis heureuse !...

CHAMBRY.

Heureuse ?...

VALENTINE.

Ne m'avez-vous pas dit de vous parler franchement ?

CHAMBRY.

Sans doute...

VALENTINE.

Eh bien, je n'ai jamais aimé monsieur Dauvray... je sens que je ne l'aimerai jamais.

CHAMBRY.

Pourtant... quand j'é te parlais de lui... jamais dans ta bouche une seule observation qui pût me faire croire...

VALENTINE.

Mon oncle... vous avez toujours été pour moi le meilleur des pères !... je n'avais au monde que ma soumission pour vous prouver ma reconnaissance... je savais que vous aviez de l'affection pour monsieur Dauvray, que vous teniez à le rapprocher de vous ?

CHAMBRY.

Tu te sacrifiais, et tu crois que j'aurais souffert... (A part.) Ah ! ce grand chagrin... (Haut.) Mais voyons, tu me dis que tu n'as jamais aimé Dauvray... Est-ce qu'il n'y aurait pas en toi... quelque attachement pour un autre ?...

VALENTINE, baissant de nouveau la tête.

Mon oncle !...

CHAMBRY.

Ne crains rien.. c'est un père... c'est ton meilleur ami qui te parle...

VALENTINE.

Eh bien ! oui... il y a quelqu'un dont j'ai toujours gardé le souvenir.

CHAMBRY.

Et ce quelqu'un... c'est ?...

VALENTINE.

Vous le connaissez bien, mon oncle... mais je n'ose vous le nommer...

CHAMBRY.

Pourquoi cela ?...

VALENTINE.

Vous avez été si sévère pour lui !...

CHAMBRY.

Qu'importe?... Est-ce que la réconciliation n'a pas passé là-dessus ?...

VALENTINE.

Comment ! vous devinez ?...

CHAMBRY.

Est-ce que je ne lui ai pas tendu la main, à ce brave Hervier ?

(Se levant.)

VALENTINE.

Oh ! que vous êtes bon, mon oncle, de me le nommer sans que je vous le nomme !...

CHAMBRY, réfléchissant.

Hervier !... oui... c'est un digne cœur !... pur de toute intrigue.. un homme comme je le conçois.

VALENTINE.

Embrassez-moi, mon bon oncle, embrassez-moi... pour ce que vous venez de dire là... Vous consentiriez ?...

CHAMBRY, la repoussant doucement.

Un moment ! diable !.. Oh ! si je te choisis de nouveau un mari, à présent, je me défierais, je crois, même du plus honnête homme de la terre !...

VALENTINE.

Mais, mon oncle, ce duel... c'est pour aujourd'hui...

CHAMBRY.

Calme-toi... voyons... Ils ne sont pas encore en présence, Dieu merci !...

(Duhamel entre.)

VALENTINE.

Monsieur Duhamel !... oh ! c'est le ciel qui nous l'envoie... Mon oncle, il a de l'influence sur monsieur Dauvray... dites-lui qu'il empêche ce duel... qu'il l'arrange à tout prix...

CHAMBRY.

Laisse-moi faire...

SCÈNE VI.

DUHAMEL, VALENTINE, CHAMBRY.

DUHAMEL, saluant.

Monsieur Chambry... Mademoiselle...

CHAMBRY.

Bonjour, monsieur Duhamel...

DUHAMEL.

Je cherche Dauvray pour une affaire...

CHAMBRY, sévèrement.

Oui... je sais quelle est cette affaire!...

DUHAMEL, à part.

Ah! mon Dieu, est-ce qu'il saurait que ce monstre d'Ismaël montre horriblement les dents... que Dauvray court en ce moment les plus grands dangers?...

CHAMBRY.

Eh bien, monsieur Duhamel, c'est donc décidé... Hervier et Dauvray doivent se battre aujourd'hui?...

DUHAMEL.

Vous savez?... Ah oui, la note de ce petit journal que vous avez reçu?... Je vous avouerai même que je ne suis pas étranger à cette note.

CHAMBRY.

Je vous en fais bien mon compliment... mais j'espère que vous allez vous arranger pour empêcher cette rencontre.

VALENTINE.

Oh oui! monsieur Duhamel, il le faut!...

DUHAMEL.

Comment!... mais vous n'y pensez pas, monsieur Chambry! un duel superbe... qui se présente admirablement...

CHAMBRY.

Un duel superbe!...

DUHAMEL.

Oui... Voyez-vous, dans notre position, il y a deux espèces de duels : les bons et les mauvais... Les mauvais sont ceux dont on ne parle pas, qui se passent à huis clos entre les combattants et les té-

moins, sans que la renommée s'en mêle... Les bons, au contraire, sont ceux qui font beaucoup de bruit!... Les duels avec fanfares, retentissement... on peut être blessé, c'est vrai... quelquefois même mieux... que cela!... mais enfin on a de la notoriété... c'est toujours quelque chose!... Vous comprenez, monsieur Chambry?...

CHAMBRY.

Oui... oui... je comprends...

DUHAMEL.

Vous vous intéressez à Dauvray, n'est-ce pas? vous devez tenir à sa réputation... La vérité est qu'elle a besoin pour l'instant d'un coup de fouet... Notre pièce n'a pas été ce que nous espérions, je le déclare... De votre temps, on appelait cela une chute... aujourd'hui, c'est un succès d'estime... c'est exactement la même chose, seulement la forme est moins crue... Un duel nous arrive!... quelle chance!... Deux journalistes, deux hommes connus qui vont croiser le fer!... L'effet est immense!... on m'a arrêté vingt fois ce matin : « Où en sont-ils?... quand se battent-ils?... » Et j'irais arrêter l'affaire, quand tout est convenu... quand j'ai vu Taillandard!...

CHAMBRY.

Taillandard?...

DUHAMEL.

Oui... celui qui doit m'accompagner sur le terrain.

CHAMBRY.

Qu'est-ce que c'est que ce Taillandard... sa profession?

DUHAMEL.

Témoin!

CHAMBRY.

Témoin!

DUHAMEL.

C'est sa seule position sociale... Dès qu'un duel un peu marquant se dessine, tout de suite on appelle Taillandard... Il a été témoin de tant de duels dans sa vie, qu'il a fini par se faire un nom dans cette partie-là, comme il s'en fait tous les jours dans la peinture, la sculpture, la musique...

CHAMBRY.

Ainsi, si je vous comprends bien, monsieur Duhamel, le duel est pour vous, avant tout, une question de publicité?... C'est encore ce que vous appelez une réclame.

DUHAMEL.

Oui, et bien puissante souvent!... Plus d'une renommée de notre temps a eu pour point de départ un duel éclatant.

VALENTINE.

Mais, monsieur, derrière un duel il y a l'existence de deux hommes!...

DUHAMEL.

Je ne dis pas non... Comme philosophe, je blâme le duel... mais comme homme pratique, tant qu'il est dans les mœurs, j'en profite, rien de plus juste... Au surplus, je ne crois pas que l'affaire en question puisse avoir des suites bien graves.

VALENTINE.

Vous croyez?

DUHAMEL.

Non... Hervier n'est pas, je pense, d'une trempe fort belliqueuse... une fois sur le terrain, ses témoins proposeront sans doute un arrangement... Le beau rôle nous restera et tout sera dit...

CHAMBRY.

Monsieur Duhamel... je ne sais ce qui vous autorise à vous exprimer ainsi sur le compte d'Hervier?

DUHAMEL.

Ce n'est qu'une simple hypothèse.

CHAMBRY.

Il se battra s'il le faut, sachez-le!... et aussi bien que qui que ce soit.

DUHAMEL.

Je ne dis pas.

CHAMBRY.

Et s'il était là... vous auriez eu déjà à regretter vos paroles imprudentes.

VALENTINE.

Mon oncle!

CHAMBRY.

Laisse-moi!... je ne dois pas souffrir qu'on lui fasse injure.

DUHAMEL.]

Comment! monsieur Chambry, vous vous fâchez contre moi sur qui roule l'organisation de l'affaire!... Je vous quitte... mon devoir de témoin me réclame... Espérons que le combat ne sera pas trop sanglant!... Les épées, ça blesse quelquefois... ça ne tue que bien rarement. Ce n'est pas comme les pistolets de duel, qui ne tuent jamais personne... excepté les témoins... Monsieur Chambry... Mademoiselle...

SCÈNE VII.

CHAMBRY, VALENTINE, puis UN DOMESTIQUE.

CHAMBRY, en parcourant la scène.

Oui, oui, ils sont conséquents avec eux-mêmes... Du bruit, du bruit sans cesse!... Exploiter tout, tirer parti de tout... même de la plus déplorable affaire... oh! mais...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Dauvray.

CHAMBRY.

Va, va, mon enfant, ne crains rien... Nous avons pour nous la loyauté, la justice... il faudra bien que nous l'emportions... (Sortie de Valentine.) Faites entrer monsieur Dauvray.

SCÈNE VIII.

DAUVRAY, CHAMBRY.

DAUVRAY.

Mille pardons, mon cher monsieur Chambry... Je rentre à l'instant seulement... je trouve votre billet.

CHAMBRY.

Dauvray, j'ai à vous entretenir, comme je vous l'ai écrit, d'une chose grave!...

DAUVRAY.

Permettez-moi de revenir... Un rendez-vous indispensable...

CHAMBRY.

Oui, un rendez-vous sur le terrain avec Hervier, n'est-ce pas?...

DAUVRAY.

Il est vrai... il m'est impossible de ne pas donner suite à cette affaire.

CHAMBRY.

Sans doute... il faut bien qu'il y ait dans tout cela du bruit, du scandale!... J'ai vu votre ami Duhamel... Il m'a développé dans tout son luxe sa théorie sur le duel, avec retentissement... le duel à la réclame, comme il l'appelle.

DAUVRAY.

Je ne suis pas responsable de tout ce que peut dire Duhamel !...

CHAMBRY.

Croyez-moi, Dauvray, vous êtes mal dirigé dans tout cela... On exploite votre entraînement, votre vanité !... Renoncez à une querelle injuste, qui ne pourrait avoir que des suites fâcheuses pour vous-même.

DAUVRAY.

Je ne demande pas mieux que d'y renoncer... Qu'Hervier fasse ce que je lui ai demandé... qu'il rétracte son article !...

CHAMBRY.

Qu'il rétracte !... Ah ! si on vous proposait une chose semblable !... Ainsi, une rétractation ou un duel. C'est là ce que vous voulez ?...

DAUVRAY.

Oui, je suis forcé de rester dans ces termes-là...

CHAMBRY.

C'est très-bien... Ne vous étonnez pas si nous nous voyons désormais bien moins souvent... (Il remonte la scène.)

DAUVRAY.

Comment ! vous qui me témoigniez tant d'amitié !...

CHAMBRY.

De l'amitié !... Ah ! tenez, je ne puis plus vous cacher ce que j'éprouve !... Vous vous battez sans motif sérieux... vous le savez vous-même... vous vous battez pour vous venger d'un homme qui vous porte ombrage, et puis pour assouvir cette soif de bruit, cette folle passion de publicité qui vous dévore !...

DAUVRAY.

Ah ! monsieur Chambry !... vous ne m'aviez pas habitué à tant de sévérité !

CHAMBRY.

C'est que j'ai les yeux ouverts maintenant... Insensé !... vous voulez vous distinguer, vous illustrer, et vous ne savez pas attendre !... Vous n'avez pas la patience, cette mère des grandes choses que l'on a eu bien raison d'égaliser au génie, car c'est elle qui féconde et ennoblit ses efforts !... Vous avez la belle route de la vie ouverte devant vous, et vous allez vous jeter dans les chemins de traverse de la célébrité artificielle, mensongère !... Enfin, ces manœuvres, ces ressorts dont vous usez sans cesse, pour vous pousser, comme vous dites, vous savez bien ce qu'ils valent ; vous n'en êtes pas dupe, et vous ne rougissez pas d'y avoir recours !...

DAUVRAY.

Eh ! monsieur, est-on le maître, dans ce monde, des moyens

qu'on emploie?... Si vous saviez tout ce qu'il faut faire, aujourd'hui surtout, pour arriver à quelque chose!... pour percer cette foule compacte qui vous enlace, vous enveloppe, vous empêche de vous produire!... Moi surtout, dont la vie a été un combat perpétuel; moi qui ai été jeté au hasard dans ce monde, sans appui, sans affection!...

CHAMBRY.

Sans affection, dites-vous!... sans affection!... Ah! Dauvray, mettez la main sur votre cœur...

DAUVRAY.

Monsieur Chambry, vous avez, je le vois, quelque grief contre moi... Ne vaudrait-il pas mieux vous expliquer franchement!...

CHAMBRY.

Cela vaut mieux, en effet... Dauvray, vous le savez, je voulais vous faire épouser ma nièce... Je vous ai demandé si vous étiez libre. « Entièrement libre, » m'avez-vous dit... Quand vous me disiez cela, vous me trompiez indignement!

DAUVRAY.

Moi!...

CHAMBRY.

Vous! Une femme est, sera toujours dans votre existence... Cette femme, faut-il vous la nommer?

DAUVRAY.

Qui vous a dit?

CHAMBRY.

Elle-même... Je l'ai interrogée..

DAUVRAY.

Mais elle a dû vous dire qu'elle m'avait rendu ma parole...

CHAMBRY.

Elle vous a dit cela... et vous l'avez cru!... Est-ce qu'une femme ne court pas en pareil cas au-devant de l'abandon qui la menace? Elle ne s'est pas même informée si cette intimité qui existait entre vous ne devait pas la compromettre!...

DAUVRAY.

Que dites-vous là?

CHAMBRY.

Sachez qu'on en est à dire publiquement que madame Dalbenne est votre maîtresse.

DAUVRAY, avec énergie.

On a menti!...

CHAMBRY.

Le propos a été tenu hier... devant moi... par monsieur de Gêrac...

DAUVRAY, avec indignation.

Ah ! monsieur de Gêrac...

CHAMBRY.

Ce qu'a dit monsieur de Gêrac, d'autres le répéteront... Quand une femme est rejetée d'un cœur... le monde l'accable... c'est la règle... Quand on ne vit plus que pour la vanité, quand on s'est desséché au souffle maudit de l'ambition, de l'insatiable gloriole, que reste-t-il pour le cœur?... Ah ! tenez, j'ai tort de vous parler ainsi... Dans la route où vous vous êtes jeté, il y a des remords que vous ne pouvez plus même ressentir!...

DAUVRAY, très-ému.

Monsieur Chambry... mesurez-vous bien la portée de vos paroles?...

CHAMBRY.

Oui !... Vous m'avez trompé, vous vous êtes joué de moi !... Oh ! la digne entreprise. Mais vous n'avez vu que l'écorce en moi, messieurs !... Sous le bonhomme, il y a de l'homme, entendez-vous?... L'homme qui se réveille enfin, qui vous dit : — Assez, assez de manœuvres et d'enlacements comme cela !... Allez !... je ne vous retiens plus... allez vous battre contre un honnête homme qui ne vous a rien fait, que vous avez provoqué sans motif... Vous voulez à tout prix des marques qui vous servent d'enseigne dans la foule... L'occasion est bonne... Tuez-le, cet homme... son sang rejaillira sur vous... Il vous laissera sur le front une marque distinctive qui ne s'effacera jamais!...

DAUVRAY, après une pause.

Je reste, monsieur Chambry, je reste... Je vous ai compris... Vos reproches m'ont fait mal !... Je vous remercie pourtant de me les avoir faits... Je changerai, croyez-le bien... Je quitterai cette sphère mauvaise de principes et d'idées où j'ai vécu trop longtemps... J'ai toujours, grâce au ciel, la conscience du devoir, la volonté, l'énergie... Je veux regagner votre estime, vous prouver que, malgré mes égarements... il y en moi de quoi redevenir un honnête homme !... En attendant, pour ce qui est du duel avec Hervier, je vous déclare que j'y renonce.

CHAMBRY.

Déjà !... Vous m'aviez promis...

DAUVRAY.

Je vous proteste qu'il n'aura pas lieu.

CHAMBRY.

Dauvray, êtes-vous prêt à vous trouver avec Hervier... devant

moi, pour lui déclarer que tous les torts dans cette affaire ont été de votre côté?...

DAUVRAY.

Je ferai tout ce que voudrez, monsieur Chambry.

CHAMBRY.

Eh bien, venez... rendons-nous chez lui... (Il sonne et le domestique paraît.) Mon chapeau.

(Le domestique va le chercher.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DUHAMEL.

DUHAMEL, très-agité.

Ah! le voilà!... je te trouve!... Pardon, monsieur Chambry. (Il prend Dauvray à part.) Tout est fini. Nous sombrons, mon pauvre ami... Une saisie mobilière... dans nos bureaux... Les scellés qu'on vient de mettre partout!...

DAUVRAY.

Eh! que m'importe?... Je suis à vous, monsieur Chambry.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

DUHAMEL seul, puis SIMON.

DUHAMEL, courant après Dauvray.

Mais ce n'est pas tout... ce n'est pas tout... Ismaël de Gribourg qui veut te faire entraîner à Clichy!... (En scène.) Après cela, on le coffrerait... J'en ferais un détenu illustre, voilà tout... La réclame cellulaire... que de gens ont vécu là-dessus!

SIMON.

Tout est fini, monsieur... tout est balayé!

(Il lui présente un carton.)

Du plus grand des recueils voilà ce qu'il nous reste!...

Le carton aux manuscrits!

DUHAMEL, prenant le carton.

Vous avez pu le sauver?...

SIMON.

Oui... d'autant que ces affreux huissiers n'avaient pas l'air de s'en soucier beaucoup!... Eh bien, monsieur Duhamel!... et mes appointements?...

DUHAMEL.

Tenez... pour vous...

(Il lui remet le carton.)

SIMON.

Pour moi, monsieur ?...

DUHAMEL.

Des trésors de littérature inédite !...

SIMON.

Des trésors !... (A part.) J'aurais préféré le plus simple à-compte...
Ah ! monsieur Duhamel, notre pauvre revue !...

DUHAMEL. Il est redescendu à lui rapidement.

Mais c'est le dixième journal, mon cher, que j'ai tué sous moi...
Celui-ci est expiré, trépassé, inhumé !... *De profundis* ! Allons bien vite en fonder un autre !...

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME.

Chez madame Dalbenne. — Même décor qu'au second acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERVIER, MADAME DALBENNE.

MADAME DALBENNE. Elle est assise près de la table.

Vous avez vu monsieur Chambry hier ?

HERVIER.

Oui, madame, hier... dans la soirée...

MADAME DALBENNE.

Il ne vous a pas paru plus favorable... mieux disposé pour vous ?

HERVIER.

Non, madame... loin de là... D'après certains aveux de Valentine, j'avais cru... Mais à peine avais-je commencé à parler à monsieur Chambry, qu'il a rompu brusquement l'entretien... il m'a regardé d'un air sévère... J'ai vu que je n'avais pas d'espérance à avoir...

MADAME DALBENNE.

Cela m'étonne !... Après ce que sa nièce m'avait dit à moi-même ! (Elle se lève.) Vous l'aurez pris dans un mauvais moment... Cette explication qu'il venait d'avoir avec Dauvray !...

HERVIER.

Vous avez su ?

MADAME DALBENNE.

Oui, par Valentine qui avait tout entendu de sa chambre... Pauvre Dauvray !... comme il a dû souffrir.

HERVIER.

Heureusement, il a tout supporté en homme de cœur, de courage !...

MADAME DALBENNE.

Vous l'avez vu ?...

HERVIER.

Ce matin, dans la maison d'un ami commun, où j'ai su qu'il serait retiré.

MADAME DALBENNE.

Ah ! je vous reconnais là, mon brave Hervier !

HERVIER.

Aussitôt qu'il m'a vu, il s'est jeté dans mes bras... j'ai retrouvé l'ami d'autrefois, plein d'abandon, d'élan... Il m'a parlé de vous, madame, et longuement... Il m'a tout avoué... j'ai su ainsi combien il vous aimait !...

MADAME DALBENNE.

Pourquoi n'est-il pas venu ?... pourquoi n'est-il pas ici ?

HERVIER.

Une affaire à terminer ce matin... Il avait, m'a-t-il dit, à voir monsieur de Gêrac...

MADAME DALBENNE, avec trouble.

Monsieur de Gêrac, dites-vous ?...

HERVIER.

Madame... qu'avez-vous ?

MADAME DALBENNE.

Monsieur de Gêrac a tenu depuis quelque temps, sur mon compte, des propos inconvenants... Dauvray les a sus peut-être... et je crains!... Mon cher Hervier, retournez auprès de lui... dites-lui bien que je méprise ces propos, que je lui défends d'y donner suite!... Rendez-moi ce service!

HERVIER.

Je retourne auprès de lui, madame, à l'instant.

(Au moment où il va sortir, entre Chambry.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHAMBRY.

CHAMBRY.

Bonjour, madame et amie... (Apercevant Hervier qu'il salue froidement.)
Monsieur Hervier...

(Il s'éloigne de lui.)

HERVIER, bas, à madame Dalbenne.

Toujours aussi froid...

(Madame Dalbenne fait signe à Hervier de se rassurer et de s'éloigner.)

CHAMBRY, à madame Dalbenne.

Chère dame, je viens vous faire mes adieux.

MADAME DALBENNE, étonnée.

Vos adieux, monsieur Chambry?

CHAMBRY.

Nous partons... aujourd'hui même...

MADAME DALBENNE.

Je n'en reviens pas!... moi qui comptais vous parler aujourd'hui même de Valentine, d'Hervier...

CHAMBRY.

Hervier!... C'est justement lui qui est une des causes de mon départ.

MADAME DALBENNE.

Comment?...

CHAMBRY.

Je me disais: — Dans ce monde de corruption, d'intrigues, j'ai donc trouvé au moins un pur, un incorruptible... pas du tout!... Lui aussi me trompait. Ambitieux! affamé de publicité comme tous les autres...

MADAME DALBENNE.

Vous vous trompez sans doute sur son compte? •

CHAMBRY.

Non, je ne me trompe pas! Ce Duhamel, ce démon tentateur est venu hier m'annoncer qu'il allait lancer tout de suite un nouveau journal... quotidien cette fois... « Il me faut un rédacteur en chef, m'a-t-il dit; je crains que Dauvray ne me manque... Il veut se retirer momentanément de la publicité active, il veut faire de l'isolement, de la séquestration... mais j'ai mon homme... Hervier... un garçon méconnu jusqu'ici... plus intelligent et même plus ambitieux qu'on ne suppose... » Quand il m'a dit cela, madame, les bras me sont tombés!... Hervier, ce puritain modèle, l'associé, l'âme damnée de ce Duhamel!... Le tartufe! Il n'a été puritain de bon aloi qu'une seule fois dans sa vie... c'est quand il s'est agi d'éreinter mes brochures.

MADAME DALBENNE.

Mais, monsieur Chambry, attendez au moins...

CHAMBRY.

Oh non! madame, je me salue! Il me faut absolument l'air de ma province pour me remettre, ma ville de Dijon que je n'aurais jamais dû quitter... Une fois arrivé, je fais faire à ma nièce un bon mariage... dans le notariat ou dans le commerce des vins... dans nos grands crus... Cela vaut bien la littérature!... Ne me parlez plus de votre Paris, une ville maudite où l'on ne peut croire à rien, où l'on ne respire qu'un air tout imprégné de charlatanisme... de réclames... où l'on a sans cesse à ses trousses quelque faiseur... quelque intrigant. (Duhamel paraît au fond.) Tenez... quand je vous disais!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, DUHAMEL.

DUHAMEL.

Madame... (Il salue madame Dalbenne.) Ah! monsieur Chambry...

CHAMBRY.

Eh bien, monsieur Duhamel, êtes-vous un peu remis de toutes vos émotions?

DUHAMEL.

Des émotions? allons donc! Je n'en ai jamais, moi... Un journal qui s'en va... la belle affaire! J'avais prévu le coup depuis longtemps!... Je savais bien que notre revue était atteinte gravement dans un de ses organes...

CHAMBRY.

Quel organe?

DUHAMEL.

L'organe de la caisse. J'avais pris mes mesures pour lui substituer immédiatement...

CHAMBRY.

Votre nouveau journal... où en est-il ?

DUHAMEL.

Cela va très-bien ! J'ai tout à l'heure, à deux pas d'ici, une réunion d'actionnaires...

MADAME DALBENNE.

Déjà !

DUHAMEL.

D'actionnaires provisoires... des amis dévoués... ceux de mes premières représentations... (A part.) que je transforme le jour en actionnaires pour faire arriver les gens sérieux.

CHAMBRY.

Vous avez revu Dauvray ? Persiste-t-il dans ses nouveaux projets ?

DUHAMEL.

Oui... toujours.

MADAME DALBENNE, avec émotion.

Dites-moi, monsieur Duhamel, vous a-t-il paru ému, agité ?

DUHAMEL.

Agité... oui... un peu... à cause de notre crise d'hier. . Je laisse passer un premier moment d'amertume, de découragement, mais je ne le lâche pas comme cela !

CHAMBRY.

Comment ?

DUHAMEL.

Je le retrouverai plus tard... Il m'appartient... après l'immense dépense de publicité... de propagande que j'ai faite en sa faveur. « Te séquestrer, comme je lui disais ce matin, tu ne le peux pas, mon cher. C'est comme si tu me faisais banqueroute ! »

CHAMBRY.

Il représente à vos yeux une sorte de créance hypothécaire ?

DUHAMEL.

Précisément... Dans tous les cas, j'ai mon homme tout prêt. (A Chambry.) Vous savez qui... vous verrez quelle belle campagne nous allons refaire !

CHAMBRY.

Je n'en doute pas. (A madame Dalbenne.) Madame, vous restez chez vous dans la journée ?

MADAME DALBENNE, déjà avec une certaine agitation, et regardant de côté et d'autre.

Oui... je pense...

CHAMBRY.

Nous remonterons avec ma nièce vous faire nos grands adieux.

SCÈNE IV.

MADAME DALBENNE, DUHAMEL, puis HERVIER.

DUHAMEL.

Ce bon monsieur Chambry qui se figurait nous trouver atterrés, abattus... Toujours naïf!...

MADAME DALBENNE, à part.

Hervier ne revient pas... il se passe quelque chose de grave... il faut absolument que je sorte... que je sache. (Haut.) Vous permettez, monsieur Duhamel?

DUHAMEL.

Comment donc, madame!

(La porte s'ouvre, Hervier paraît, madame Dalbenne va vivement à lui.)

MADAME DALBENNE.

Ah! vous voilà, mon ami... Comme vous tardez... Eh bien?

HERVIER.

Dauvray voulait en effet aller provoquer monsieur de Gêrac... Il ne se battra pas, c'est convenu... Vous allez le voir dans un instant.

MADAME DALBENNE.

Dans un instant...

HERVIER.

Oui, madame, je vous le promets.

DUHAMEL, bas à Hervier qu'il attire de côté.

Dites-moi, est-ce qu'il est allé vraiment chercher querelle à monsieur de Gêrac?

HERVIER, de même.

Ils doivent être en ce moment sur le terrain... mais, Dieu merci! Dauvray est de première force à l'épée, n'est-ce pas?

DUHAMEL.

Mais pas du tout... il ne sait presque rien... C'est monsieur de Gêrac qui est de première force.

HERVIER.

Mais je vous ai entendu dire à vous-même que Dauvray...

DUHAMEL.

Pour l'exhausser... le poser... toujours la réclame... Ah ! mais, un instant... il va trop loin... Dauvray dépasse mes intentions.

MADAME DALBENNE. Elle s'est rapprochée d'eux vivement.

Vous me trompiez!... Hervier, votre bras... Venez...

HERVIER.

Madame, arrêtez!...

MADAME DALBENNE.

Mais vous ne voyez donc pas que je meurs d'inquiétude... que je ne puis plus rester ici...

DUHAMEL, vivement.

C'est moi, madame, qui vais savoir... Je vais vous le ramener... je réponds de lui... Eh ! le voici...

SCÈNE V.

LES MÊMES, DAUVRAY.

MADAME DALBENNE. Elle a couru au-devant de Dauvray.

Que d'inquiétude vous me causez!...

DAUVRAY.

Quoi ! vous savez?...

DUHAMEL.

Nous savons tout... Grand homme, va!... Viens, que je t'embrasse!... Il nous fallait un duel... un premier manque et tu en improvises un autre tout de suite au pied levé... Viens, que je t'embrasse encore...

(Dauvray le repousse, puis s'adressant à madame Dalbenne.)

DAUVRAY.

Il est vrai, je viens de me battre en duel... J'ai eu la chance d'atteindre au bras droit monsieur de Gêrac, qui a reconnu ses torts et m'a prié de vous faire agréer ses excuses... Marie, je lui ai presque promis sa grâce en votre nom... Ai-je eu tort de la lui promettre?

MADAME DALBENNE.

Puisque vous deviez la demander vous-même, n'étiez-vous pas sûr de réussir?

DAUVRAY. Il lui prend la main.

Merci pour lui!...

DUHAMEL. Il s'est avancé vivement sur le devant de la scène et écrit sur un calepin.

Voyons... nous disons... duel à l'épée... bois de Vincennes... combat très-long, très-acharné... blessure... (A Dauvray.) As-tu été blessé?...

DAUVRAY.

Non...

DUHAMEL.

Pas même une petite égratignure?...

DAUVRAY.

Pas la moindre...

DUHAMEL.

C'est égal... blessure légère d'un côté... de l'autre, blessure effrayante!... presque mortelle!... C'est bien cela... je crois que je n'oublie rien.

DAUVRAY.

Qu'est-ce que tu fais là?...

DUHAMEL.

Tu le vois bien... le compte rendu du duel... la petite réclame pour les journaux de ce soir...

DAUVRAY, sévèrement.

Je croyais t'avoir déclaré que je renonçais à tout ce qui pouvait me mettre désormais en évidence?

DUHAMEL.

Allons donc! Je n'ai pas pris cela au sérieux.

DAUVRAY.

Tu as eu tort!

DUHAMEL.

Ah! mais tu le prends sur un ton... est-ce que tu voudrais me provoquer aussi?... Un instant! nous avons déjà eu notre duel aujourd'hui... c'est assez d'un, mon cher... nous n'en avons pas besoin de deux... n'abusons pas...

DAUVRAY.

Je ne veux plus que tu te mêles en rien de ce qui me concerne... nous ne nous entendons plus...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHAMBRY, VALENTINE.

CHAMBRY.

Nous voilà !...

TOUS, excepté Valentine.

Monsieur Chambry !...

CHAMBRY.

Oui, moi !... Oh ! mais on ne m'échappe pas ainsi !... (Il pose la main sur l'épaule de Dauvray.) Et d'abord, voici mon prisonnier !...

MADAME DALBENNE.

Votre prisonnier ?

CHAMBRY.

Oui... en vertu de la loi !... Dauvray, je tenais à me venger de vous... J'ai acheté toutes vos créances... en bloc...

DAUVRAY.

Monsieur Chambry... est-ce possible ?...

CHAMBRY, bas à Dauvray.

Je viens d'apprendre votre affaire avec monsieur de Gêrac... c'est bien... je n'attendais pas moins de vous... (Haut.) Et vous, mon cher Hervier, n'est-ce pas que vous me trouvez depuis hier un homme bien étrange ?

HERVIER.

Je vous avoue, monsieur Chambry, que je ne comprenais plus...

CHAMBRY.

Toujours monsieur Duhamel... Est-ce qu'il n'était pas venu me dire qu'il comptait sur vous... que vous deviez coopérer à sa nouvelle entreprise...

DUHAMEL.

Certainement... Je comptais... je compte toujours sur lui...

HERVIER.

Je refuse !

CHAMBRY.

Nous l'emmenons avec nous en Bourgogne.

DUHAMEL.

Très-bien !... allons, je reste seul sur la brèche avec mon brave Simon...

(Simon s'est avancé du fond.)

SIMON.

Monsieur... vos actionnaires vous attendent...

DUHAMEL.

Simon, je vous nomme, dans notre nouvelle affaire... caissier...

SIMON.

Avec des appointements, monsieur ?

DUHAMEL.

Certainement !... (Bas à Simon.) Ce sont les actionnaires qui vous payeront ?...

SIMON, à part, avec animation.

Enfin, je vais donc émarger... quelle gloire !...

CHAMBRY. Il prend Duhamel sous le bras et l'emmène sur le devant de la scène.

Monsieur Duhamel, vous fondez un nouveau journal ? Renoncez donc aux petites notes louangeuses, à ces éloges de convention fastidieux !... en un mot, plus de réclame !...

DUHAMEL.

J'y consens... plus de réclame !... Monsieur Chambry, laissez-moi en faire dans une seule circonstance ?...

CHAMBRY.

Laquelle ?

DUHAMEL.

Quand vous publierez votre prochaine brochure !

CHAMBRY.

Soit !... mais, pour Dieu ! que ce soit la dernière.

FIN.

No d' invent:

~~302~~

31382